

UNE VOILE AU SOLEIL

*A Nanou, puisque 'La Marane', c'est elle.
Tendresses.
L'étranger.*

*A l'étranger, si proche de nous, finalement.
Genesis.*

Ce roman a été réalisé pour

Collection Connexion

« Une voile au soleil », roman d'entreprise de Maran Group s.a.

« Odeur d'humus », roman d'entreprise de Nuance 4.

Copyright dessin couverture : Dona et Marc Halévy

Maquette et impression : Nuance 4

Rue des Gerboises 5 - B-5100 Naninne

<http://www.jelic.be/nuance4/>

©2005, Editions Marane, rue de Baya 15 - B-5353 Goesnes

www.noetique.org - www.maran-group.com

info@noetique.org

Dépôt légal : D/2005/10.685/1

ISBN : 2-930458-00-3

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation, même partielle,
y compris les supports informatiques, réservés pour tous les pays.

UNE VOILE AU SOLEIL

1

DU QUAÏ A L'ÎLE

1. LE PAS DE PORTE

Le nuit était douce. Le quai désert. La lune claire.
Le débarquement fut facile : un sac léger et une tête libre.
Il avait quitté l'autre monde, le monde des esclaves et
des serviles, le monde des maîtres et des domestiques,
le monde des illusions et des apparences.
Il avait racheté sa liberté. La guerre était finie.
L'odeur acre et rance des champs de bataille s'estompait
déjà dans sa mémoire.
Ses guerres lui avaient appris l'essentiel : rien ne résiste
à celui qui veut vraiment pourvu qu'il ait l'intelligence
de la survie et le courage de la frugalité.
Quelques pièces d'or en poche. Un métier dans les mains :
celui de marin pêcheur. Mais ni bateau, ni nasses.
Il croyait encore en la Fraternité ...

La nuit s'écoula sur la plage toute proche.
Le soleil se leva ; lui aussi. Le port de pêche n'était pas bien
loin. Avec le petit matin, l'agitation montait. Ceux de la pêche
de nuit triaient leurs prises dans leurs vastes paniers d'osier.
Ceux de la pêche de jour larguaient les amarres. Entre ceux-ci
et ceux-là de hauts saluts, de grands cris, de franches rigolades.
Quelques femmes, déjà, se préparaient à vendre la poiscaille
qui à la criée, qui à l'échoppe, qui à même le quai aux
chalands de passage qui arriveraient bientôt.
Effervescence habituelle de ces lieux d'hommes,
de mer et de poissons.

Andréas n'avait pas beaucoup dormi non plus.
Son acolyte l'avait lâché. Plus d'équipage, plus de pêche.
Plus de pêche, plus de jeu de dé. Plus de dés, plus d'argent facile et plus de rêves de fortunes à venir.
C'est l'étranger qui aperçut Andréas et lui adressa la parole.
Le rencontre fut brève; l'accord rapide.
Le *Baruq* partirait pêcher le jour même. La pêche fut bonne.
Il connaissait le métier, Andréas ne s'y trompa pas.
Les jours s'égrenèrent. De l'aube au crépuscule, ils ratissaient la mer. Andréas vendait le poisson pendant que l'étranger remaillait les filets ou reprisait les voiles ou épissait les cordages.
Bientôt, l'affaire fut faite, il mit la moitié de son or sur la table: le *Baruq* fut partagé en deux et le travail itou. L'étranger irait pêcher de nuit, en haute mer, avec le mousse, et Andréas resterait à terre pour vendre la marchandise de jour.

Les mois s'écoulèrent entre sardines et loups, entre dorades et supions. Ils faisaient fine équipe. Mais l'étranger restait silencieux, souvent, les yeux perdus sur la mer.
Ni triste, ni gai: absent, plutôt.

Un beau jour, l'étranger accosta Andréas:

- Je viens de m'acheter un bateau.
- Tu me lâches?
- Non, je continuerai notre équipe, mais en plus, de jour, j'irai naviguer pour moi.
- Et tu pêcheras quoi?
- Rien. Je ne pêcherai pas.
- Tu te promèneras, alors?
- Oui et non.

L'étranger avait son secret. Mais bien vite, ce secret devint celui de Polichinelle.

Le jour, il naviguait à l'écart, humant l'air et le vent, scrutant l'eau et le courant, épiait les bancs et les algues.

Au soir, les patrons pêcheurs qui payaient, pouvaient venir l'entendre leur dire où serait le poisson, quel serait le vent, quel temps il ferait dans les prochaines heures.

Il vendait sa connaissance de la mer à tous ces hommes aux mains calleuses.

Il se trompait parfois, mais, par bonheur, c'était bien rare. Sa réputation commença à percoler. Des patrons pêcheurs des ports alentour vinrent peu à peu écouter ses conseils, ses avis et ses prédictions. L'argent entra dans les caisses, petit à petit.

Certains, jaloux, dirent qu'il était un sorcier ou un mage, bref, quelqu'un de dangereux.

Mais beaucoup rirent de ces calomnies d'un autre âge.

L'étranger ne naviguait presque plus sur le *Baruq* : il avait trouver un bon marin pêcheur pour le remplacer à bord.

Le travail avec Andréas n'avait plus rien d'agréable : celui-ci n'était plus le même, comme aigri.

Quelque chose ne tournait pas rond.

Un jour, il vint trouver l'étranger et lui proposa une nouvelle affaire. Il fallait acheter d'urgence de nouvelles nasses pour pêcher mieux, pour pêcher plus, pour pêcher dans d'autres eaux plus profondes.

L'étranger avança l'argent. Andréas disparût.

L'aventure était morte et l'étranger s'était fait grugé – ce qui fit bien rire les jaloux - : Andréas avait dilapidé aux dés tout l'argent gagné en mer. Il ne restait rien dans les caisses.

Andréas avait hypothéqué le *Baruq* pour payer une partie de ses dettes de jeu. Les gendarmes vinrent chercher le reste dans les poches de l'étranger, dernier propriétaire restant du *Baruq*. On ne revit plus jamais Andréas.

Des marins racontèrent qu'il l'avait vu ailleurs, de l'autre côté de la mer, toujours déchiré entre argent et dés.

L'étranger paya tout. Sans rien dire. Sans une grimace.

Un jour pourtant, il avoua : « Qu'importe, il fallait payer le pas de porte, il fallait payer mon droit d'entrée dans ce port, sur cette mer, envers les collègues. Voilà qui est fait. Le prix est payé. L'affaire est close. ». Il n'en parla jamais plus.

2. LA FRATRIE

« La mer est ma chair », disait-il parfois lorsque le vin embrumait ses yeux clairs.

Il la connaissait bien, la mer. Il l'avait sillonnée dans tous les sens. Il avait lu tous les livres. Il avait écouté les anciens. Il avait regardé les exploits des intrépides et les ruses des malins. Il avait vu les bouffonneries des orgueilleux et les bévues des ignares.

Il avait travaillé pour de gros patrons, mais aussi pour de gros armateurs avides d'or et de puissance. Il avait dirigé bien des bateaux. Il en avait piloté plus d'un dans des estuaires envasés ou entre des écueils fatidiques. Il connaissait tout cela par cœur.

Mais surtout, il avait tout observé, tout tenté, tout expérimenté. Comme si la mer n'avait plus de secret pour lui. Comme s'il lisait l'avenir du présent dans la moindre risée. Comme s'il voyait les bancs de poissons au travers de cette eau opaque et verte. Comme s'il vivait la vie de l'eau, la vie de l'océan. Comme s'il était l'océan, même.

Le *Baruq* fut dépecé. Il ne resta plus que la *Marane*, le bateau de l'étranger.

Les clients affluaient. Les sous aussi. Les clients venaient de ports de plus en plus lointains. Il fallait naviguer en observation de plus en plus loin. Ce n'était plus le rivage d'ici qu'il fallait prospecter, c'était toute la mer, tout l'océan. L'étranger et sa *Marane* n'y suffisaient plus.

Il fallait plus de marins, plus de bateaux, plus de temps.

Hugo avait connu l'étranger dans son autre vie. Ils avaient combattu ensemble, dans les mêmes batailles, contre les mêmes ennemis. L'étranger avait été son chef et son ami. Ils étaient unis par cette fraternité de combat qui fait de deux étrangers deux frères non de sang, mais dans le sang. Hugo se promenait sur le port. Nonchalant. En quête de quelques huîtres, d'une chopine de vin blanc frais. Il en avait assez de jouer les mercenaires. Il avait un petit magot. Il cherchait une nouvelle aventure. Il croisa l'étranger au détour d'une jetée.

Il ne fallut guère longtemps pour voir s'amonceler une jonchée de coquilles avidement vidées. Des cruches désespérément sèches s'alignaient sur la table d'auberge, dans l'attente d'un remplissage à neuf. Une jolie servante, bien grasse, bien pulpeuse, bien juteuse riait de ses incessants allers et retours. Ses rires sentaient bon la campagne, le beurre salé et le hareng fumé.

Les joues s'empourpraient, les lèvres s'ouvraient, les mains se jetaient dans la bataille des mots.

Au rythme des cruchons, les souvenirs s'épelaient, les projets s'enflammaient.

En bon flamand, Hugo jurait ne pas s'en laisser ni conter, ni compter. Des sous : cela seul importait. Point de rêves, point d'aventures, point de délires : des sous, bien sonnants, bien trébuchants. C'était là toute sa poésie. Des sous, rien que des sous, toujours des sous !

Plus qu'une devise, c'était chez lui un état d'esprit : une obsession de boutiquier.

« Des sous pour quoi faire ? », demandait toujours l'étranger. Invariablement, la réponse était : pour faire le riche, pour avoir, posséder, détenir, pour faire envie et donner envie. Mais surtout, pour jouir des meilleurs vins, des plus grasses volailles, des meilleures auberges, des plus gros culs.

Un Flamand ! Un Flamand orphelin. Tenaillé au ventre par la peur immense de manquer. Têtu. Filou mais pas voleur. Retors, parfois. Rigide dans ses mots. Cassant dans ses jugements souvent simplistes, souvent faux. Coincé ou écartelé entre jouissances et principes. Sans pitié. Sans vergogne. Sans état d'âme.

Il vouait au bon sens un culte d'idolâtre, sans savoir que le bon sens n'est que la médiocrité des gens sans intelligence et sans imagination.

Il était paresseux, aussi, toujours plus prompt à faire faire qu'à faire lui-même, mais il avait les talents et l'intelligence des vrais paresseux. Par dessus tout, ce que l'étranger appréciait en lui, c'était sa lucidité pétillante et son sens de l'humour et de la dérision : il avait toujours une blague à raconter, un bon mot à titiller, une farce à évoquer.

Vraiment, l'étranger l'aimait bien, comme on aime un frère que l'on n'a pas choisi mais avec qui l'on a gagné de rudes batailles.

Hugo, lui, ne faisait pas dans le sentiment, et l'étranger ne su jamais si c'était par pudeur ou par manque de cœur.

Le lendemain de leur beuverie, avec un mal aux cheveux à couper au couteau, ils cuvèrent, chacun dans son coin. Ils se retrouvèrent au bord du soir, pas trop frais, mais suffisamment lucide pour parler. Pour parler vrai. Pour parler de l'avenir.

Les sous sortirent des poches et se posèrent sur la table : ils achèteraient un bateau ensemble. Un grand. Un beau. Un rapide. Mais Hugo ne voulait pas de la mer. Il était trop Flamand, trop terrien, trop paysan. Lui, il jouerait à l'armateur, pas au marin. Lui, il resterait à quai à houspiller les équipages et à compter les caques, à compter les sous, à compter les tonneaux, à compter les comptes et les comptables. Mais pas question d'aller en mer. Pas question de monter sur un bateau. Pas question de se prendre la houle. Non ! Le plancher des vaches, rien que le plancher des vaches. L'étranger se dit que Hugo ne lui serait d'aucune utilité dans ses manœuvres et dans ses campagnes, mais qu'il avait besoin de quelqu'un de confiance comme lui pour ancrer le tout dans la pierre. L'affaire fut faite, en se promettant de trouver d'autres compères qui, de même, mettraient des sous sur la table pour que grandisse l'outil.

La seconde rencontre s'appelait Gem. Il travaillait alors chez un usurier du port. Un usurier cupide et stupide dont il gardait les affaires à flot. Gem faisait tout et l'autre encaissait tout. Gem avait une douceur triste dans le fond du regard. Il avait cette intelligence du cœur et du cœur à l'intelligence. Il travaillait dur, trop dur, entourés d'incapables. Plutôt que de les foutre dehors – ce que Hugo aurait fait illico -, il palliait leurs carences, comblait leurs lacunes, assumait leurs paresse. Bref, il s'échinait à faire tout, tout seul ou presque, et à tirer derrière lui une cohorte de fainéants. Il y avait chez lui – et il y a toujours – un peu de cette abnégation qui fait les Saints, une sorte de mystique de la souffrance silencieuse.

Sa vie tournait en rond. Exploité et épuisé. Tyrannisé et englué. L'étranger avait été appelé par son patron, l'usurier, qui souhaitait son avis sur les prochaines tempêtes à redouter et les pertes de bateaux à prévoir. Il voulait protéger ses anciens prêts et préparer de nouvelles usures. Il spéculait sur les malheurs et les manques à venir : c'est la loi des métiers d'argent.

L'étranger travailla des semaines chez l'usurier ... à des taux usuraires. Ce fut sa vengeance. Gem et lui devinrent inséparables. Ils mangeaient souvent ensemble. Ils parlaient beaucoup. De la vie. De l'amour. De la mort. De l'avenir. De la vérité. Du sacré. De Dieu.

Gem n'était guère marin et ne souhaitait surtout pas le devenir. Il connaissait les métiers de l'argent mais il rêvait de servir une école : une école où l'on ouvrirait les esprits plutôt que de les fermer, où l'on apprendrait la vie plutôt que d'encenser les savoirs morts, où l'on jardinerait les talents plutôt que d'embaumer les mémoires.

L'étranger révéla à Gem son désir de recruter des marins étonnants capables de découvrir les secrets de la mer et de les vendre aux pêcheurs. Il fallait quelqu'un pour leur enseigner ce métier nouveau, pour capter la connaissance et la transmettre. Gem fut séduit.

Mais par qui ou par quoi ? Pas par la mer et ses métiers. Pas par les bateaux. Par la poésie peut-être. Par l'étranger aussi. Par le désir d'un chemin neuf, sûrement. Gem avait quelques économies. Il paya sa part.

Il rejoignit la fratrie naissante. Personne ne sut jamais très bien pourquoi. Il y vécut bien des années de joie et y apporta aussi beaucoup de joie. Il était le sage, celui qui écoute et que l'on écoute. Celui qui apaise et celui qui exige. Celui qui nourrit le

mystère pour se protéger et protéger ceux qu'il aime. Celui qui manie l'humour avec délicatesse et subtilité. Celui qui vit la vie comme on fait un devoir.

Et de trois ...

La troisième rencontre fut la plus cocasse. Elle s'appelait Jippé. Jippé était sans travail. Un peu sourd, il répondait souvent aux questions mal entendues par des sourires benêts que certains prenaient pour de la naïveté béate et simplette.

C'était un garçon de la ville. Des beaux quartiers. Il avait épousé une hystérique stupide et vaniteuse dont la bêtise lui avait pourri son premier fils et débilité le second.

Il avait bien gagné sa vie, naguère, dans des métiers d'argent, lui aussi. Il s'était fait jeté, personne ne sut jamais vraiment pourquoi.

L'esprit besogneux, la main lente, l'imagination en détresse, il avait l'intelligence du superflu et l'inintelligence de l'essentiel.

Il cherchait du boulot. Il vint solliciter l'usurier de Gem lorsque l'étranger y travaillait.

L'étranger et lui parlèrent. Jippé avait assez d'argent pour s'acheter sa part du bateau. Il avait aussi cette fierté infantile de ne pas avouer sa dèche et son désarroi : il voulait se montrer homme d'affaire. Il fit affaire, donc. Il ne fut pas long à convaincre. Il monta à bord de l'aventure.

Au départ, l'étranger voyait en Jippé son second en mer puisque ni Hugo, ni Gem n'avait le goût de la houle. Il était prêt à lui enseigner tout le métier, toutes les ficelles, toutes les astuces. Il déchantait bien vite. Jippé avait le mal de mer et les patrons pêcheurs s'enfuyaient lorsqu'il tenta de remplacer l'étranger dans leurs colloques. Si l'on voulait conserver la clientèle, mieux valait que Jippé s'abstint. Ni bon en mer, ni bon à terre,

Jippé, peu à peu devint l'homme de la maintenance : prendre soin des bateaux, de leur coque et de leurs voiles, bichonner l'accastillage, colmater les brèches, briquer les ponts.

Faute d'un métier, il apprit une besogne.

Bien leur en prit car plus tard, Jippé rapporta beaucoup d'argent à la fratrie en dirigeant la maintenance d'un très gros navire que l'étranger construisit pour un des plus riches armateurs du pays.

Le hasard des erreurs mène parfois vers un chemin de bon lucre. Encore faut-il apprendre à ne pas s'obstiner dans des impasses. Jippé, à lui tout seul, était la plus grande collection d'impasses possible. Il avait un art consommé de passer sa vie à se tromper de lieu, de temps, d'enjeu, de méthode, d'outil. Il compensait tout cela en étant dévoué et loyal. Faute de capacités plus hautes, il acceptait la plupart des corvées de bon cœur. Il fut précieux tant que l'orgueil ne le rattrapa pas : l'argent pourrit même les cœurs nobles.

Puis advint la quatrième rencontre : dans toute histoire vraie, il faut toujours une part sombre et funeste. La vieille chanson, pourtant, était claire : « Au clair de la lune, mon ami Pierrot, prête-moi ta plume pour écrire un mot ; ma chandelle est morte, je n'ai plus de feu ; ouvre-moi la porte, pour l'amour de Dieu ». La porte resta close et le feu ne fut partagé. L'amour de Dieu en fut bafoué. Mais n'allons pas trop vite.

Il s'appelait Pierrot, donc. Marin pêcheur de petite pêche. L'étranger lui avait appris les rudiments du métier bien des années auparavant. Cela l'aveugla longtemps.

Quatrième rencontre, donc. Tout commença par une missive ... Pierrot n'avait plus de travail et il en cherchait. Il avait entendu parlé du retour à la mer de l'étranger et du succès de son affaire. L'aubaine était bonne. Rendez-vous fut pris.

On se rencontra à la taverne du port. On échangea des souvenirs. Chacun narra ses chemins et ses batailles.

On parla de l'école de marine. On évoqua les mânes de camarades perdus de vue. Puis, on parla d'avenir.

Quelques semaines après, l'accord fut conclu : Pierrot prit sa part.

La fratrie fut complète. Cinq comme les cinq doigts de la main, comme les cinq branches de l'étoile du matin.

3. AFFAIRES À ... FAIRE

L'étranger savait que la Marane était bien trop petite pour eux cinq. Mais aussi, ce bateau-là, son premier, il ne voulait pas le partager : il avait décidé de se le garder pour lui, pour son plaisir en mer, pour y faire ses courses solitaires, pour y garder ses souvenirs et ses secrets, pour y cultiver ses rêves et ses projets futurs.

Aussi décidèrent-ils de mettre, sur la table, tous les sous apportés par chacun à l'affaire, désormais commune, et de construire un nouveau bateau, plus grand, mieux adapté au métier naissant.

Ce fut la *Marane II*.

L'étranger et Pierrot y prirent la mer.

Jippé en assurait la maintenance.

Avec le reste de cagnotte, on acheta des sémaphores abandonnés que l'étranger retapa et dont Hugo devint le patron à mi-temps. Pour le reste de son temps, il trouva emploi sur le port : veiller aux intérêts d'un gros armateur chinois.

Gem, lui, reprit l'officine de l'usurier – qui allait de plus en plus mal – et l'usurier, lui, alla se pendre ailleurs. Gem y fit le grand nettoyage et relança l'activité bon an, mal an, pour le compte des cinq.

Bilan : cinq amis, deux bateaux, un phare et une officine financière.

Tout alla très vite, très bien.

Période de grâce. Printemps de vie. L'étranger ne voulut pas

voir le déséquilibre natif de la fratrie. Il ne voulut pas savoir que son idée n'était pas leur idée, que son projet n'était pas leur projet, que son rêve n'était pas leur rêve. Il croyait encore en la fraternité des gens de mer et de terre.

Il ne vit pas – ne voulut pas voir – que, hors Gem qui menait sa vie sans bruit et sans mensonge, les trois autres ne contribuaient pas à l'œuvre commune, qu'ils se contentaient de compter et de partager les sous que lui allait gagner en mer avec les patrons pêcheurs.

Mais qu'importait, à l'époque: l'euphorie était au zénith. Pourquoi se poser des problèmes quand tout va bien et que chacun peut cueillir les fruits de son désir. Pourquoi faire des comptes d'apothicaires lorsque la vie est généreuse et que la fraternité est censée régner dans les cœurs.

Tout le monde était content et l'argent coulait à flot.
L'étranger pouvait assouvir sa passion de la mer.
Hugo pouvait manger des huîtres et se payer ses luxes.
Gem pouvait continuer son bonhomme de chemin.
Jippé pouvait briller en ville et aux yeux de sa marâtre.
Pierrot pouvait se prendre pour ce qu'il n'était pas.
Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cela se passait il y a dix ans.

Cela dura six ans.

L'arbre grandit. L'étranger ne vit pas qu'il était le seul à le faire pousser. Les quatre autres se contentaient de pousser avec lui comme des lianes, du lierre ou du gui.

Au fil des mois, le métier s'affinait.

Ce métier que l'étranger avait inventé de toutes pièces, prenait contenu de plus en plus riche, de plus en plus diversifié, de plus en plus sophistiqué.

Au fond, l'idée était de rendre aux patrons pêcheurs tous les services dont ils avaient besoin afin qu'ils puissent consacrer tout leur temps et toutes leurs énergies à l'essentiel : pêcher beaucoup de bons poissons.

De quoi avaient-ils besoin ? Tant en mer qu'à terre ?

Tant de jour que de nuit ? Tant sur leur bateau qu'à quai ? Tant les immenses bateaux-usines que les frêles crevettiers ?

L'étranger qui connaissait parfaitement la mer et le travail des patrons pêcheurs, étudia ces besoins, un par un, et leur trouva des réponses précises, adaptées, au bon prix.

Bien sûr, il y avait la prévision météorologique et le repérage des bancs et des champs de pêches, bien sûr il y avait le phare pour se repérer dans la nuit et communiquer avec la terre, bien sûr il y avait les éternels soucis d'argent pour lesquels il fallait emprunter et trouver des garanties, bien sûr il y avait le carénage des coques, le ravaudage des voiles, le graissage des cordages, l'entretien des voiles et des taquets, cela les *Maranes*, comme on les appelait déjà dans les ports alentour, ils le faisaient à présent. Mais on pouvait deviner mille et un autres services à rendre aux patrons pêcheurs.

Besoin de ravitailleurs en carburant et en eau douce tant en mer qu'à quai.

Besoin de vendeurs à la criée ou dans les échoppes.

Besoin de sauveteurs en mer.

Besoin de remorqueurs.

Besoin d'arbitres dans les disputes entre eux.

Besoin de recruteurs et de formateurs d'équipages.

Besoin d'architectes navals.

Besoin de pourvoyeurs en accastillage, en voiles, en filets et nasses.

Besoin de pilotes dans les passes difficiles.

Besoin de changeurs et de comptables pour les gains.

Besoin d'aubergistes pour les plaisirs du ventre.
On aurait même pu en imaginer d'autres, bien moins
avouables ... parmi les plus vieux du monde.

Tout un petit monde s'organisait autour des bateaux de pêche.
Tout un réseau de métiers et d'artisans.

Tout un grouillement incessant.

L'étranger avait l'œil à tout cela. Il connaissait bien tous ces
métiers qu'il avait pratiqués naguère. Mais surtout, il avait
bien compris que les patrons pêcheurs qui s'obstinaient,
comme au bon vieux temps, à vouloir tout faire tout seul,
finiraient à la casse.

L'heure était, aujourd'hui, à la coopération avec d'autres,
plus spécialisés, plus experts, plus entraînés. Il fallait sortir
de son quant-à-soi et apprendre à vivre autrement afin
de rencontrer tous ces changements qu'apportait le monde
des villes jusqu'au fond des ports.

Pêcher du bon poisson ne suffisait plus. Encore fallait-il
en pêcher plus et mieux, et pas n'importe lesquels.

Il fallait aussi les nettoyer, les vider, les parer convenablement.
Il fallait encore les saler, les fumer, les encaquer. Et joliment,
par-dessus le marché.

Il fallait enfin les emballer et les présenter avec soin.

Les bourgeoises de la ville n'acceptaient plus de vivre comme
leurs mères et leurs grands-mères avant elles.

Elles avaient « autre chose à faire » que d'écailler et de vider
ce que la pêche du jour apportait au hasard des bancs et
des marées.

Qu'importe la mer et ses caprices : elles voulaient ceci et
non cela.

« Que les pêcheurs se démerdent, ils sont payés pour ça,
après tout ! »

Facile à dire. Mais la mer ...

Toute l'idée de l'étranger, au fond, était là : comment rassembler les connaissances et les talents nécessaires pour satisfaire les bourgeoises malgré les caprices imprévisibles de la mer ?

Aider les patrons pêcheurs à mieux faire leur métier, voire à inventer les nouvelles manières de leur métier, en leur apportant les compétences et les talents qui leur manquaient souvent.

Et ça aussi, c'est plus facile à dire qu'à faire.

Cette engeance des patrons pêcheurs est un monde de rudes gaillards, forts en gueule et jaloux de tout. Grandes mains, gros ventres et grands cœurs ; mais sales caractères aussi tempétueux qu'un soir de grain.

Seuls maîtres à bord après Dieu ! Et, il faut bien l'avouer, Dieu n'est guère interventionniste dans les pêches et les manœuvres. Seuls maîtres à bord, donc. Point-barre.

Ils préféreraient couler, corps et biens, plutôt que d'admettre qu'ils ne sont pas omniscients. Ce sont des hommes fiers et leur fierté a été trempée, comme l'acier, au bain des risques bravés, des luttes inégales, de la bêtise des fonctionnaires de la ville, des tempêtes et des déferlantes.

Ils se savent d'un autre monde, en marge du monde des autres. Ils savent qu'ils sont admirés, parfois, vilipendés souvent, honnis parfois.

Leurs mains calleuses et leurs regards perçants, leur verbe haut et leurs rires tonitruants ne se sent guère ni aux employés de banque, ni aux clerks de notaire, ni aux planqués de tous poils. Ils sentent la morue et la sueur. Ils sentent le travail.

Ils sentent la fatigue des campagnes de nuit. Ils ont des amours nombreuses, parfois orageuses, rarement fidèles, mais une seule passion : la mer !

Ce sont des hommes fiers, de la même race que l'étranger : ensemble, ils parlaient naturellement le même langage, ce que ne réussirent jamais ni Hugo le militaire, ni Jippé le bourgeois, ni Gem le poète, ni Pierrot le prétentieux.

Les mois passaient.

Chacun vaquait à ses missions, à ses fonctions.

La fratrie des cinq se portait bien. Mais ils se voyaient peu.

Trop peu.

Plus personne ne savait trop ce que faisaient les autres.

Plus personne ne pouvait compter sur l'un ou l'autre en cas de besoin : tous étaient occupés, très occupés dans des sphères différentes.

Ils vivaient comme des étrangers. Qui sur le bateau, qui à l'arsenal, qui en haut du phare, qui dans l'officine.

Cela ne pouvait durer : les liens risquaient de se distendre et la marche des affaires devenait, de plus en plus, une marche d'aveugles, à l'aveugle.

Ils décidèrent de prendre des décisions.

La première : un lieu commun. Dans l'arsenal de Jippé, il y avait de l'espace peu occupé. On l'aménagea. Chacun y eut son coin pour y travailler seul ou avec d'autres. Il y avait là la paperasse commune, les livres de compte, les patentés, les carnets de bord. Au milieu de leur grand bureau commun, on plaça une immense table et dix chaises. Là se débattaient tous les débats, se discutaient toutes les discussions, se décideraient toutes les décisions, se compteraient tous les comptes. Là se videraient aussi toutes les querelles et se fêteraient toutes les victoires.

La seconde décision : un rite.

Tous les mercredis soir, qu'il vente ou qu'il pleuve,

ils se retrouveraient dans leur grand bureau, déboucheraient quelques quilles de vin et feraient le point sur les soucis et les joies de la semaine écoulée, sur les ennuis et les espoirs de la semaine suivante.

Peu à peu, d'ailleurs, bien des choses se ritualisèrent. Ainsi, Les cinq s'asseyaient presque toujours aux mêmes places.

L'étranger à un bout de la longue table.

Hugo à l'autre bout, pile en face. Jippé sur le bord de droite.

Gem en face près de Hugo et Pierrot à côté de Gem et près de l'étranger.

Cela ne se décida jamais; cela se fit ainsi, c'est tout.

Mais, sans bien le savoir, ce positionnement n'était pas neutre.

L'étranger se plaça légitimement comme maître des lieux ce que tous acceptaient naturellement. Mais Hugo le méfiant,

le Flamand, le compteur, se plaça d'office en face de lui: il se voulait à la fois vice-roi et contre-pouvoir.

Jippé reçut la présidence car, en tant qu'intendant des lieux,

il était le mieux placé pour tenir les ordres du jour et les procès verbaux: il devait donc faire face à tous, lui le pacifiste, bien au milieu des deux pôles opposés.

Quant aux deux autres, leur place fut logiquement la conséquence de celle des trois premiers, Pierrot prenant la place la plus proche de ce qu'il croyait être le « soleil ».

La troisième décision: un festin.

Il fut aussi décidé qu'après leur séance commune dans le grand bureau, ils iraient ensemble faire un gueuleton à l'auberge du port où ils devinrent vite des habitués bienvenus pour qui le chef mitonnait des plats sur mesure, en fonction du marché.

Hugo et Jippé se piquaient d'expertise œnologique ce qui était pratiquement vrai pour Hugo, mais n'était que fort théorique pour Jippé qui avait parfois bien difficile à discerner un vin bouchonné.

Ils festoyaient gaiement, mangeant trop, buvant trop,
parlant fort et riant beaucoup.

Tout pouvait se dire. Tout devait se dire. A cette table,
bien plus qu'à celle du grand bureau, s'évoquaient les sujets
délicats, les soucis plus personnels, les inquiétudes et
les attentes profondes.

Ils partageaient tous les gains à égalité ... sauf Hugo - mais
on ne le sut que bien plus tard - qui gardait pour lui
tout ce que le Chinois payait.

En ce temps-là, ils étaient vraiment amis et cela se sentait,
cela se voyait : à eux cinq, ils étaient forts comme vingt.

C'était donc cela la force commune, cette force qui naît lorsque
le tout devient bien plus que la simple somme de ses parties.

En ce temps-là, l'étranger croyait encore, dur comme fer,
que les cinq doigts ne formaient qu'une seule main, forte et
franche, se fermant en poing d'acier pour frapper,
s'ouvrant en paume généreuse pour donner.

C'était oublier que toute main possède cinq doigts inégaux
dont un, le pouce à qui il manque une phalange,
s'écarte des autres pour s'opposer à eux.

Les mois passèrent ainsi ... longue série de moments
qui s'égrènent au fil du temps qui passe.

Les affaires prospérèrent.

4. EUPHORIE

Oui, les affaires prospérèrent fort.

Ils décidèrent d'aller proposer leurs services dans les ports de l'autre côté de la mer, dans un petit pays où régnait, dit-on, un Duc malin et paisible.

Là, il construisirent un nouveau bateau : la *Marane III*, copie conforme de la *Marane II*. Pierrot en prit le commandement. Jippé fit régulièrement la navette – la traversée ne prenait qu'une heure ou deux –, l'étranger et les autres restèrent de ce côté-ci.

Il y avait de plus en plus de demandes, donc de plus en plus de travail.

Les cinq n'y suffisaient pas. Pour continuer de grandir – mais voulait-on vraiment grandir ? –, l'étranger pensa une nouvelle manière de faire : plutôt que de construire de plus en plus gros, avec des équipages de plus en plus nombreux, il opta pour former une flottille nombreuse de petits bateaux.

Chaque bateau aurait sa spécialité : plus question de tout faire soi-même. L'étranger s'appliquait à lui-même ce qu'il disait aux patrons pêcheurs : associez-vous, travaillez en réseau, concentrez toute votre énergie sur ce que vous faites bien et faites faire par d'autres tout le reste.

Pour donner à ces petits bateaux de flottille un bon équipage, l'étranger embaucha des marins expérimentés non pas contre un salaire, mais contre le droit de posséder la petite part de leur propre bateau et d'empocher la bonne part des

gains qu'ils auraient réalisés. Il n'y aurait donc que des patrons marins et aucun salarié.

L'idée était bonne mais tellement surprenante.

Bien des marins furent attirés mais déclinèrent finalement l'offre: ils préféraient rester les domestiques des gros patrons plutôt que de se prendre en main et de vivre de leur propre vie. Malgré cela, malgré cette frilosité de tant d'hommes médiocres, les embauches se firent à bon rythme et la flottille atteint bientôt une douzaine de petits bâtiments.

Oh, que l'on s'épargne les fantasmes: il s'agissait de tout petits bateaux, avec de deux à six hommes d'équipages, le plus souvent. L'étranger garda la tête froide et se prémunit du gros cou en pratiquant, avec Gem, une saine ironie qui n'était guère pour plaire aux trois autres, plus enclins à l'orgueil.

Parallèlement, l'étranger rencontra un gros armateur, propriétaire d'une immense flotte de plusieurs milliers de marins. L'armateur cherchait une solution au problème de la maintenance de cette flotte. Il fallait créer et faire fonctionner un arsenal pour lui pendant quatre années (il souhaitait, ensuite, démanteler sa flotte et se retirer).

L'étranger lui fit offre. L'armateur signa. L'étranger mit toute son énergie pour construire l'arsenal et recruter des dizaines d'ouvriers en moins de quatre mois. Au jour dit, l'arsenal fut inauguré et Jippé en prit la direction.

L'affaire était juteuse. Les contrôleurs de l'armateur étaient tatillons et mesquins, hargneux et trifouilleurs. Jippé leur opposa obstinément un soin si maniaque et une patience si angélique que jamais ils ne trouvèrent quoique ce soit à redire. La flottille put être formée en bonne partie grâce à l'argent gagné à l'arsenal.

Le travail y était routinier et basique, bien loin des travaux d'expertise de la flotte, mais le gain justifiait probablement cette entorse à l'esprit des *Maranes*.

Une fois, l'étranger reçut une lettre bien étrange. Elle était signée de la main d'un certain Bim. Ce Bim voulait embaucher l'étranger dont il avait entendu les mérites, disait-il, de la bouche d'un patron pêcheur que l'étranger avait épaulé, naguère. Mais embaucher pour quoi faire ? Rien n'en parlait. Embaucher, c'était tout.

Intrigué, l'étranger prit sa plume et répondit que, de toutes les manières, il n'était pas question pour lui de laisser sa flottille et de se laisser embaucher. Cependant, une collaboration entre Bim et les *Maranes* était envisageable, dès lors que l'on s'entendait sur un prix et sur une mission précise.

Des semaines passèrent. Plus de nouvelles. L'affaire fut oubliée. Il y avait assez de boulot pour ne pas se préoccuper trop de telles étrangetés.

Après plus de deux mois, nouvelle missive de Bim : il offrait un prix fort pour pouvoir disposer de l'étranger pour la moitié de son temps. Mais de mission, point.

Le prix proposé était énorme. Incroyable. Il devait y avoir anguille sous roche. L'étranger voulut en avoir le cœur net. Sa réponse fut brève : « D'accord sur le prix et le principe, mais rencontre urgente s'impose. Salutations. »

Trois jours plus tard, un fiacre attendait devant l'arsenal. Sur le fiacre : un cocher muet. Dans le fiacre : personne. Une simple enveloppe avec ce simple mot : « Merci de me rejoindre chez moi. Le cocher est à votre disposition. Je vous attends. Bim ».

L'étranger s'amusa follement devant cet inconnu, cette bizarrerie, ce délire. Hugo aussi trouvait cela très drôle. Jippé, à son habitude, paniquait. Pierrot s'en foutait. Et Gem proposa à l'étranger de l'y accompagner. L'étranger remercia mais déclina. Il irait seul.

Après une heure de route, il arriva dans un château niché au milieu des arbres.

Au bruit de la calèche, la porte s'ouvrit. Un vieil homme sortit sur le perron. Il était cloué sur une chaise roulante qu'il manœuvrait seul, péniblement.

L'étranger et Bim parlèrent longtemps.

Bim possédait quelques navires amarrés quelque part dans le port d'à côté. Ils naviguaient peu. Il ne s'en occupait guère. Le cocher allait parfois au port et faisait faire des entretiens pour les garder en bon état.

L'étranger se disait : « un bateau qui ne navigue pas est comme une épave, un bateau mort ».

Bim remit à l'étranger une cassette pleine d'or avec mission de refaire vivre ses bateaux et de lui rendre compte.

Mais ce n'était là qu'un prétexte. L'étranger comprit vite que le seul motif de Bim était d'entendre l'étranger. Lui raconter la mer, le vent, la houle. Lui raconter le ressac et les embruns. Lui raconter le mouvement, à lui, Bim, cloué sur ce fauteuil d'infirme.

Ils se quittèrent amis. L'étranger partit, une larme dans le cœur.

Pendant des mois, l'étranger revivifia les navires de Bim. Souvent, la calèche venait le chercher, à la fin du jour. Elle le ramenait le lendemain. L'étranger revenait toujours les yeux fatigués mais le cœur léger.

Puis, un jour, la cocher lui remit un carton. Bim s'était éteint. Paisiblement. Serrant dans ses bras une gravure de son premier navire.

L'étranger pleura.

Un peu plus d'une semaine plus tard, le notaire du port convoqua l'étranger : le vieux Bim lui avait légué tous ses bateaux.

Une autre fois, l'étranger convia ses quatre « frangins », comme il disait, à une randonnée. Non loin du port, derrière la plaine et la forêt, de l'autre côté du fleuve, se dressait une jolie montagne : les anciens l'appelaient les monts Saint-Esprit. C'était un lieu magique. Chacun s'y révélait à soi, dans l'effort, dans le silence, dans la contemplation et la marche dure et forte.

L'étranger avait une idée derrière la tête. Il connaissait bien cette randonnée pour l'avoir pratiquée moult fois naguère. Il voulait voir comment les autres réagiraient face à leur propre mystère, face à leur propre image, face à la révélation, dans la fatigue et la lutte contre soi, de leur être profond.

Première épreuve : traverser le fleuve, se mettre à nu et passer de l'autre côté.

Seul Pierrot rechigna. Les quatre autres étaient déjà de l'autre côté, que lui, regimbait toujours. Il fallut insister. L'étranger dû retraverser et lui apporter une corde. Pierrot s'entêtait : « pas question de me foutre à poil ». Il finit par traverser, la corde en main, à moitié dévêtu.

De l'autre côté, ils se mirent en marche.

Le terrain devenait plus aride, plus dur, plus escarpé.

On quittait la plaine confortable. La sueur perlait.

Pierrot abandonna très vite. Il retourna seul. On ne le vit plus jamais aux monts Saint-Esprit.

L'étranger connaissait bien le chemin. Il avait gravi les monts presque jusqu'au sommet de nombreuses fois et s'amusa des efforts maladroits des trois rescapés.

Gem, bien vite, trouva son aisance. Jippé s'accrocha à lui et ils formèrent une bonne paire de grimpeurs.

Hugo, lui, avait beaucoup plus de mal. Trop lourd, il avait dur à s'élever. Plus le chemin se raidissait, plus il avait du mal.

A la troisième heure de marche, on arriva à une terrasse où une petite auberge attendait le chaland.

On s'y désaltéra. On s'y restaura.

Puis on repartit.

Hugo resta là. « J'en ai trop marre de monter. Je redescends ! ».

Il redescendit seul, à son aise. On ne le revit plus jamais sur les monts Saint-Esprit.

Les trois survivants repartirent, donc.

Ils marchèrent longtemps. Jippé s'accrochait.

Il progressait lentement, mais sûrement.

Gem, lui, avait trouvé quelque chose en lui qui le ravissait.

Il avait l'étoffe des grands montagnards.

Il était évident qu'il reviendrait souvent et que bientôt,

il connaîtrait cette montagne comme sa poche.

Jippé l'accompagnerait souvent, puis ne reviendrait plus.

L'étranger en était certain.

Après encore bien des heures de marche, ils arrivèrent presque tout en haut.

Une autre terrasse s'ouvrait : un lieu désert et nu, une plateforme unique accrochée à la paroi. C'était le bout du chemin. Pour aller plus haut, il fallait d'autres équipements, d'autres techniques, d'autres volontés.

Mais la terrasse fut, par elle-même, une récompense inouïe aux efforts consentis. De là explosait une vue sur le monde alentour que rien ne pouvait égaler.

On voyait le port, là, tout en bas, si loin, si dérisoire.

On voyait même la flottille des bateaux des compères, amarrés les uns aux autres, alignés au soleil.

Tout cela paraissait d'ici si fragile, si léger, si futile, même.

Ce fut le premier doute dans le cœur de l'étranger.

Après s'être extasié dans la joie de l'effort accompli et de la victoire sur soi, les trois « frangins » restants redescendirent vers la vallée.

Il rentrèrent au port dans la nuit déjà bien avancée.

Ils étaient radieux.

Frères des monts Saint-Esprit.

5. LORCAS OU LA CÔTE NOIRE

C'est à ce moment qu'arriva Lorcas.

Lorcas était un étrange bonhomme, mi-brésilien, mi-canadien anglais, affublé d'un accent unique et d'un goût inconsideré pour le luxe.

Fils d'un richissime armateur, il fut élevé dans l'or et le beurre. Avec les sous de Papa, il monta une affaire de gros commerce maritime entre les continents. Il gagna beaucoup et perdit tout dans une faillite retentissante due plus à sa mégalomanie qu'à la conjoncture.

Lorcas était sans le sou.

Il rêvait d'Afrique pour tenter d'y refaire fortune, sans doute, dans quelque trafic plus ou moins douteux.

Il en fut tout autrement.

Pas très grand, rondouillard, visage poupon aux immenses yeux de braise noire, une barbe blanche et soyeuse et des cheveux blancs et ondulés tirés en arrière. Toujours impeccablement mis et soigné, parfumé et manucuré.

Un dandy avec un sens de l'humour tout britannique et une verveur toute brésilienne.

Lorsque l'étranger rencontra Lorcas, celui-ci disait vouloir se réconcilier avec Dieu.

L'étranger lui proposa d'aller construire des bateaux pour lui sur la côte noire que Lorcas connaissait bien. Bois à profusion. Main d'œuvre qualifiée et peu chère. Savoir-faire marin séculaire. L'affaire fut faite. L'étranger finança la construction d'un bon petit navire dont Lorcas devint co-propriétaire.

La *Marane-Afrique* était née.

Après moult discussions animées avec la fratrie, les cinq jugèrent opportun que l'étranger accompagne Lorcas dans son premier voyage afin de s'assurer, sur place, des dires du beau Lorcas et de sa réelle capacité à mener le projet à bien. Ainsi fut dit. Ainsi fut fait.

Après quelques semaines de préparatifs, Lorcas et l'étranger s'embarquèrent et prirent le large. Une douzaine de jours de traversée, le temps de parler de Dieu, des hommes ... et des femmes. Le temps de faire leur plan d'attaque. Le temps de mieux se connaître. Le temps de devenir amis. A l'arrivée, Dieu était toujours Dieu, mais Lorcas se sentait bien mieux dans sa vie : il avait enfin une destinée claire et n'était plus laissé à lui-même.

Très vite les contacts s'organisèrent, les partenaires locaux furent choisis, les fonds furent rassemblés, Ah, ces soirées tropicales aux senteurs de rhum et de piments, d'épices et de parfums de fleurs, au son des criquets et des grenouilles.

La vie s'écoula ainsi, tout doucement, pendant deux ou trois mois.

L'affaire se développait bien, à l'africaine, bien sûr, mais convenablement.

L'étranger vécut cette période comme une parenthèse, comme un moment de retrait. Oui, voilà, comme une retraite, plus laïque que religieuse, mais retraite tout de même.

Cela faisait à présent plus de cinq ans que la première *Marane* avait été mise à l'eau.

Le temps était passé trop vite : tant de travail, tant d'énergie, tant de luttes, tant d'ennuis. Et tout cela pour quoi ?

L'étranger sentit tout au fond de lui-même que sa passion pour la mer, bien intacte, se diluait dans mille tâches que la flottille imposait mais qui ne l'amusaient pas ou plus.

Le temps du retour fut un temps de méditation. L'heure était aux grandes questions existentielles. « Ça sert à quoi tout ça ? » Il arriva à bon port sans bonne réponse. Mais la question demeurait, insidieuse, lancinante, douloureuse : « Ça sert à quoi tout ça ? »

Il arriva au port où la vie de la flottille l'attendait sans fanfare ni drame : son absence était passée quasi inaperçue. Il en ressentit un sentiment curieux, à la fois d'amertume et de joie.

6. L'AQUARELLE TERMINÉE

L'étranger reprit son œuvre en main, mais son regard avait profondément changé.

La flottille était devenue bien trop grosse. Plus d'une centaine de marins chevronnés y opéraient à plein temps, à plein rendement.

Les activités s'étaient fort diversifiées (l'opportunisme était alors la seule vraie stratégie) et s'étaient étendues sur plusieurs mers, avec des points d'attache dans plusieurs ports notables.

Ce qui le frappa surtout, c'était qu'en son absence, les quatre frangins, comme ils les appelaient, avait abandonné le rite du festin du mercredi soir. Ce lui fut un choc : ainsi, lui absent, les autres n'avaient aucun goût de se voir, de faire la fête, de s'encamarader.

Leur fraternité était donc factice. L'était-elle devenue ou l'avait-elle toujours été ?

La fratrie n'avait donc plus de sens. Les « frangins » n'étaient donc que des associés. Tout l'esprit que l'étranger espérait avoir induit n'était donc qu'une brume : au mieux une comédie, au pis une hypocrisie.

Ce constat cassa quelque chose de très profond dans le cœur de l'étranger. Il s'était donc trompé sur ces hommes-là à qui il avait donné toute sa confiance et tous ses espoirs sans réfléchir, sans compter, sans rien demander en retour que leur engagement profond dans l'œuvre commune.

Il savait, dorénavant qu'il n'y avait pas d'œuvre commune. La flottille était son œuvre à lui, les autres, eux, n'y voyaient qu'un gagne-pain et une fortune.

Il s'était donc trompé sur ces hommes-là.

Il s'était probablement trompé sur l'Homme tout court.

Il avait cru pouvoir fonder une communauté, une famille ou une fratrie, vécues, authentiques, solidaires, joyeuses. Il voyait clair, à présent : il n'y avait que des associés qui comptaient le flux des sous dont il était la seule source.

Sa connaissance et son énergie, sa volonté et sa puissance étaient les seuls moteurs de la flottille. Les autres contribuaient à leur mesure, comme le lierre ou le gui contribuent au chêne.

Hugo ne s'intéressait plus qu'à ses petites affaires : le phare et l'armateur chinois. Il ironisait de plus en plus fréquemment et cruellement sur la flottille dont la seule valeur vénale l'intéressait. Sa cruauté était une forme de vengeance jalouse : lui n'avait jamais rien créé, rien construit, rien apporté, rien fondé, et son orgueil croissant avait de plus en plus de mal à accepter que tout cela fut l'œuvre du seul étranger.

Gem s'enfermait de plus en plus dans son mutisme et ne sortait quasi plus des murs de son officine. Ses déboires sentimentaux n'aidèrent guère. Il s'enfonça, chaque jour un peu plus dans la souffrance du quotidien. Sa seule issue, qu'il empruntera d'ailleurs peu après, était de sublimer cette souffrance sur les chemins de la mystique. Il devint de plus en plus absent de ce monde. Irréprochable dans ses travaux. D'une loyauté indéfectible. D'une honnêteté scrupuleuse. Mais absent, de plus en plus absent. De plus en plus loin de ce monde-ci. De plus en plus absorbé par un autre monde, intérieur sans doute.

Restaient Jippé et Pierrot.

Jippé était arrivé au bout de ses quatre années de direction d'arsenal. Le bilan de ces quatre années était celui d'un travail de bon père de famille. Sans génie. Sans ennui. Sans brio. Rien à reprocher, rien à acclamer.

On lui demanda ce qu'il comptait faire. Il pensa à Hugo et à Gem qui oeuvraient dans leur petite affaire totalement en marge du développement de la flottille. Il répondit que, comme eux, il voudrait avoir sa propre affaire dans l'affaire. Soit, mais quoi ?

Il ne savait pas. L'étranger prit donc le temps de voir avec lui où étaient ses goûts, ses talents, ses compétences, ses facilités. On en discuta longuement. Jippé réfléchit encore plus longuement. Jippé est tout sauf un entrepreneur, un risqueur, un décideur.

Et puis, il fallait l'accord de sa marâtre.

L'étranger ne le sut que bien plus tard, mais ladite mégère, idiote et snobinarde, fit tout ce qu'elle put pour convaincre Jippé de quitter la fratrie.

Après des mois de tergiversations oiseuses et stériles, Jippé décida : il se lancerait dans le recrutement et la formation des équipages pour le compte des patrons pêcheurs.

Bien ! C'est dit ? C'est dit ! Tope-la.

Il ne fallut pas bien longtemps pour aller au bide intégral.

Lui, le citadin coquet, lui le poupin délicat, il allait se frotter aux rudesses brutales et violentes des malabars du port ?

Au lieu de cela, Jippé pavanait. Jippé se promenait dans la vie, satisfait de lui : il était son propre maître désormais et tenait à le montrer. Jippé prenait des rendez-vous, allait boire du thé ou dîner en ville, mais ne concluait rien. L'étranger lui apporta

quelques affaires sur un plateau d'argent : il n'en fit rien.
Les affaires furent perdues.

Un mercredi soir de tempête, sous les houleuses auspices d'une dispute majeure, l'étranger mit les pieds dans le plat. Ce ne pouvait plus continuer ! Tout l'argent gagné par Pierrot et lui s'évanouissait dans les délires de Jippé.
Stop. Fin de récréation. Terminus, tout le monde descend. La décision fut rapide et irrévocable. Jippé se limiterait à un travail purement interne au service de la flottille : il s'occuperait de son intendance et de rien d'autre.

Ce mercredi soir-là, quelque chose de très profond cassa entre l'étranger et Hugo et Jippé.

Avec Hugo : parce que celui-ci ne voyait que des sous, des sous, des sous, il se fichait comme d'une guigne de la vie de Jippé. S'il l'eût fallu, il l'aurait bien fait éliminer par un quelconque long couteau des bas-fonds.

Avec Jippé : parce que celui-ci ne voyait pas, ne voulait pas voir qu'il parasitait complètement l'affaire commune et considérait comme naturel de vivre à ses crochets.

Dans les deux cas, la fratrie et la solidarité étaient bien défuntées.

Il ne restait plus que des associés et des sous.

Et des problèmes de sous.

Il resta donc Pierrot, dernier des derniers, avec qui l'étranger pouvait encore espérer faire prospérer la flottille. Il fallait porter un grand coup. Il fallait une grande victoire pour ressouder ce qui se disloquait, pour relancer ce qui s'arrêtait.

Depuis son séjour sur la côte noire et les discussions avec Lorcas, l'étranger, on le sait, ne voyait plus le monde comme

avant. Il avait envie de partir. Il avait besoin de sortir du monde étroit et structuré de sa flottille. Il avait envie de sortir des logiques d'argent. Il avait besoin d'aventure.

L'occasion se présenta d'entamer une belle aventure et de gagner une belle victoire.

Loin en mer, il y avait un archipel. Un archipel fort étendu avec quelques grandes îles habitées où le commerce allait bon train et surtout des dizaines de petites îles, généralement sauvages et inhabitées, très éloignées les unes des autres.

Un gros armateur du port vint trouver l'étranger. Son idée était simplissime : il y avait bien quelques petits bateaux qui sillonnaient cet archipel, mais il n'y avait aucune flotte commerciale locale malgré l'intense commerce qui s'y développait.

L'idée était donc de confier à l'étranger la mission d'implanter là une flotte commerciale pour compte de l'armateur.

L'offre était juteuse. Il fallait être deux. L'étranger proposa à Pierrot de l'accompagner dans l'aventure. Pierrot accepta.

Avant de signer, il fallait voir comment s'organiser pour que la flottille tourne convenablement sans l'étranger et sans Pierrot. L'expérience de la côte noire avait montré que nul n'était indispensable : on se verrait une fois par mois pour régler tous les problèmes et donner les directives. Pour le reste, les trois pourraient assumer la direction de l'ensemble qui, il faut bien l'avouer, tournait pratiquement tout seul pour peu que l'intendance suivît.

L'étranger signa donc avec l'armateur et Pierrot et lui s'embarquèrent avec armes et bagages. Direction le large, l'archipel, la liberté et l'aventure.

Après des débuts prometteurs, les événements néfastes s'accumulèrent.

Pierrot tomba amoureux d'une indigène et elle tomba enceinte. Il n'eut plus de temps et d'énergie et d'yeux que pour sa dulcinée et leur mariage.

L'armateur se révéla n'être point en odeur de sainteté auprès des notables de l'archipel qui avaient eu vent de malversations et de prébendes anciennes qu'ils avaient bien du mal à digérer : l'étranger dut user de tout son poids et de toute sa bonne réputation pour aplanir ces écueils.

Cahin-caha les choses prirent leur place.

La toute fraîche et bien jeune nouvelle épouse de Pierrot, tout à l'admiration béate de son mâle mûr, commença un travail de sape désastreux : « quitte ces idiots, tu vauds bien mieux qu'eux, tu gagneras bien plus d'argent sans eux, regarde comme cette flottille coûte cher ; compte et tu verras, viens avec moi, nous ouvrirons notre commerce, nous serons bien plus heureux sans cet étranger qui nous fait de l'ombre ».

Vieux syndrome de la jalousie du disciple envers le maître, de celui qui voudrait devenir calife à la place du calife. L'étranger le savait bien lui qui avait fait obtenir à Pierrot le seul diplôme qu'il eut jamais obtenu. Les hommes complexés finissent toujours par devenir aigris et acariâtres, parfois méchants, toujours perfides.

Mais les choses n'eurent guère le temps de s'envenimer au grand jour. L'armateur, commanditaire de toute l'affaire, fit faillite.

L'aventure s'arrêta. Retour au bercail.

Coup d'arrêt dans l'élan.

Pierrot, comme le firent les trois autres, se mit à revendiquer sa propre affaire dans l'affaire: l'étranger lui offrit un des bateaux de la flottille qu'il avait acquis quelques années auparavant.

L'équipe des cinq n'exista plus.

Chacun vaqua à ses petites affaires.

L'étranger resta seul avec la flottille, face à une œuvre qui n'était plus la leur.

Face à une œuvre qui fut la sienne mais ne l'était plus.

Il pensait à ce que lui dit un jour un peintre faisant des aquarelles, assis sur une bitte d'amarrage dans un port de pêche: « Lorsque l'aquarelle est terminée, je la regarde, puis je la vends ou je la brûle: elle ne m'intéresse plus, elle n'est plus que la trace ou le déchet de ma création ! ».

L'étranger se rappela cette leçon de sagesse et de vie.

« Ne jamais s'attacher aux œuvres ».

Sa décision fut rapide et irrévocable, comme toujours :

il vendit tout ce qu'il possédait sauf son bateau: la *Marane*.

7. DÉPART

Il borda le génois et la grand voile au largue et partit droit
devant vers les îles abandonnées de l'Archipel, bâbord amure ;
il avait le sourire aux lèvres, le silence en tête, la rage aux tripes
et la tristesse au cœur.

Il ne croirait plus jamais en la fraternité.

2

DE L'ÎLE A L'HORIZON

8. PERSONNE

La mer est déchirée, elle roule sur elle-même, elle s'écroule, elle se met en boule, se fend et se gonfle, s'ouvre et se referme. Sa colère gronde tels de sourds roulements de tambour. Elle claque à chaque gifle donnée au roc de la falaise. Cette paroi, elle l'aime et la caresse, la prends et la délivre, telle une femme. Elle seule lui résiste. Là-haut, lourde voile sombre, lacéré de traits de feu, le ciel d'orage lui est inaccessible. Elle ne peut se battre avec lui, il n'est pas de son monde. Elle ne s'en préoccupe donc pas.

Au plus haut de cette roche abrupte, pointe une petite lueur. Dans un creux de la paroi, là où un renforcement forme une petite plate-forme, il y a une sorte de grotte. On y accède par un sentier passant par la crête. Pour s'y rendre, il faut gravir la pente volcanique, se frayer un chemin à travers la luxuriante végétation, passer la source et tourner juste après le vieux falabréguier. On raconte que dans cette grotte, il y a de cela plusieurs dizaines de millions d'années, vivaient des êtres appelés 'humains'. D'après Atlas, ils ont disparus il y a bien longtemps dans des circonstances inconnues du peuple de la mer.

Cette petite lueur dans le rocher est donc bien étrange. Si je pouvais m'en approcher, ma curiosité serait satisfaite. Je n'en a jamais assez de découvrir et de rapporter mes trouvailles. Mais le temps à la surface est trop mauvais, dangereux même.

Et puis, comment ferais-je pour aller jusque là ? Je reviendrai, plus tard, éclaircir ce nouveau mystère. Pour l'heure, il n'y a rien d'autre à faire que replonger.

Dans la baie ouest de l'île, au pied du pan de roches, la crique d'eau verte est magnifique. Elle a une forme d'arc de cercle tendu. Un peintre a dessiné tout le long une étendue de sable et planté des oliviers et quelques pins parasol. L'eau n'y est pas profonde et les gros galets lissés par tant de mouvements d'eau, émergent de la surface.

Ce matin, il fait plein soleil. La tempête de cette nuit a nettoyé le ciel. C'est un matin à pointer le bout de son nez curieux au dehors. J'adore la lumière transparence qui se joue des rayons à travers les feuillages. Lorsque j'émerge, lorsque je fends la surface, c'est chaque fois un nouveau ravissement. Un autre monde tout à coup.

Mais ce matin-là, l'eau est troublée. Je joue la prudence et nage très doucement en direction de l'eau agitée. A quelques mètres, je reconnais les pattes de Labah, l'ours dernier né de l'île. Me voilà rassurée... mais... à côté, s'agitent deux bâtons. Deux bâtons couverts d'un duvet poilu et enrubanné d'un lacet brun se dirigent vers moi. Cette sorte d'animal m'est inconnue. Je vais me réfugier derrière un galet pour tenter de voir, sans être vue, de quoi il s'agit. La présence de Labah est plutôt rassurante, car cette peluche à pattes est peureuse et solitaire, elle n'aurait approché d'aucune menace.

Diable, c'est un humain ! m'écriai-je pour moi-même. Une espèce disparue ! Il en reste donc un, malgré ce que dit Atlas. Un seul aurait survécu ? Peut-être d'autres se sont-ils retirés dans la montagne sans n'avoir jamais plus approché la côte ? Ainsi, nous n'aurions pu les voir. Mais est-ce possible ? D'après

Atlas, les humains fabriquaient des coques appelées 'bateaux' pour s'aventurer à la surface de notre monde et tenter d'y capturer des poissons. Peut-être sont-ils devenus végétariens ou carnivores ? Les proies de l'océan ne les intéressent peut-être plus.

Je suis dans ce questionnement lorsque l'humain approche avec une sorte de filet. Je file derrière un autre galet. Il tente de cueillir quelques crabes et crevettes. Il est rapide et mes petites amies se retrouvent dans une sacoche accrochée à sa taille. C'est un humain plutôt grand et musclé, sans poils sur la tête contrairement à ce que m'en a dit tante Alexandrie. Par contre, il a quelques cheveux courts piqués autour de sa bouche. Et ... il est nu. Etonnant ! D'après Atlas, les humains anciens portaient pourtant des étoffes de différentes couleurs leur permettant de se reconnaître : pauvre, riche, d'ici, de là-bas, ... Ils y accrochaient des métaux, s'affublaient le visage de verres encadrés et se déplaçaient avec d'énormes sacs contenant ce qu'ils ne pouvaient porter sur eux. Celui-ci doit être un humain d'un genre nouveau.

On les disait dotés d'une certaine intelligence malgré leur handicap de naissance appelé 'ego'. Toujours d'après Atlas, et Alexandrie me l'a confirmé : l'ego est une sorte de petit pois logé entre leurs yeux et leur cerveau. Celui-ci les empêche de voir toute une série de choses pourtant bien réelles ; parfois même, lorsque ce pois est trop gros, ils ne voient plus que lui. Par conséquent, les humains ne peuvent pas voir notre monde, ils ne peuvent donc pas croire que notre monde existe. Une défaillance génétique aurait cependant privé quelques humains de ce petit pois ; ceux-là ont pu nous rencontrer. Ils ont raconté notre existence aux autres, qui ne les ont pas crus. Ces fous ou

menteurs ont été surnommés les 'romanciers'. Les romanciers sont donc ces humains qui n'ont pas de petit pois. Ma tante dit qu'une différence se marquait toutefois entre les mâles et les femelles de cette race. D'après elle, les pois logés dans le crâne des femelles étaient souvent plus petits; d'où, le plus souvent, ce sont elles, les mères, qui racontaient l'histoire du monde sous-marin, le soir, à leurs enfants. Etrange race.

Chaque matin, je reviens dans la crique observer ce bel humain. De marée en marée, son teint devient plus brun, son corps élancé et lisse, plus harmonieux. Il a défait les lanières de ses pieds, gardant seulement une ceinture de cuir garnie d'un petit sac pour ses proies et d'une housse pour y glisser son canif. Souvent, je l'entends pousser des grognements, ou bien chanter à tue-tête, parfois jurer et même cracher. J'observe ses techniques de pêche: le jet du filet, le lancé d'un bâton taillé ou la virevolte d'un fil au bout d'une sorte de perche de bambou. Il n'utilise aucune machine telles que celles que m'a montré Chaos. Il ne quitte jamais le rivage et se contente de repas frugaux. Souvent, il mange cru. Parfois, sur la plage de la crique, il allume un feu et grille des crevettes ou de petits poulpes. Labah tourne autour de lui comme cette sorte d'animal appelé 'chien' et servant de pause-caresses aux humains. Pour un morceau de fruit, l'ours s'assied sur son postérieur et fait le beau. Quel idiot ce quadrupède!

Un jour, l'humain se met à nager. Il sort de la crique et contourne la garde rocheuse. Veillant à ce qu'il ne puisse me voir, je le suis à distance. Sortant de l'eau en bordure de l'île, tel un dahu, il marche: un pied sur la corniche rocheuse, un autre sur les dos des pierres à front de l'eau. Cette crique-ci est à l'ombre, comme désenchantée. Je n'y viens jamais. Lorsque l'homme s'arrête sur une sorte de plate-forme de sable,

iceberg du Pacifique, la vision présente me pétrifie. Dans ce repli de mon île, il y a une chose que je n'avais jamais vue de mes yeux : une forme immense, une carapace, une coque, un véritable et majestueux bateau de bois brun avec un mat aux voiles repliées, un voilier. Il a dû être superbe mais son nom a été usé par le sel et on ne peut le lire. L'homme s'en approche et frôle la coque de sa main. Sans nostalgie aucune, il regarde la carapace endormie comme on regarderait une amie ensommeillée. Il sourit et se retourne.

Mince ! Il m'a vu. Arrêtée entre deux rochers, j'avais appuyé mes nageoires pour être le plus haut possible de la surface et voir la scène. Son regard d'abord surpris, point effrayé du tout, me scrute sans relâche. Il m'emprisonne de ses yeux. Cet homme me voit ! Il n'a pas de petit pois entre les yeux et le cerveau. C'est donc un 'romancier' qui va aller raconter quelque chose que personne ne croira. De surprise, et de peur aussi je l'avoue, je disparaîs dans le vert océan. Mon cœur bat à tout rompre. Ses yeux m'ont comme percés au cœur. Je suis toute retournée, toute embrouillée, toute barbouillée, ne sachant plus si je nage de droite ou de gauche, si je plonge, où j'en suis...

Plusieurs marées se sont passées avant que je ne revins à la crique. S'il m'a bien vu, et s'il a cru ce qu'il voyait, il doit maintenant me chercher. Ami des ours, soit, mais peut-être pas ami des poissons ! Il s'en nourrit d'ailleurs, des petits, mais tout de même... J'ai quelque appréhension à y retourner. Mais l'histoire ne peut s'arrêter là.

Les vapeurs tumultueuses de la rencontre passée, d'une nage déterminée, je reprends le courant vers l'île. Tapie derrière un galet, je vois l'homme assis sous un olivier de la crique.

Il tient en main un livre, mais il dort. L'ours Labah semble être devenue son indissociable amie. L'animal joue à se rouler dans le sable. Je l'appelle.

- Salut Labah, tu fais des cabrioles pour les hommes maintenant ? le narguai-je quelque peu.

- Salut ma sirène préférée. Fais pas la jalouse. C'est le mien, c'est mon homme ! Je lui ai cédé une partie de ma grotte pour s'abriter et lui me nourrit et me cajole. Une vie de patachon, bien mieux qu'une vie de poisson.

- Bah. Tu es jaloux toi aussi du monde que tu ne peux visiter. Au mieux, tu mouilles tes pattes et tu plonges la tête sous deux coquillages de profondeur. Chez moi, jamais tu ne pourras te rendre.

- Oh, toi non plus, tu ne peux monter jusqu'à mon rocher. D'en haut, je t'observe à observer. Tu es une curieuse comme moi, mais tu as un monde, qui n'est pas mon monde, comme j'ai un monde qui n'est pas le tien.

Je demande à mon ami de me parler de son homme. Il me raconte son arrivée à bord d'un bateau. D'après Labah, il a tout laissé dedans. Lors de l'accostage, il a soigneusement amarré son voilier, veillant à ce qu'il ne risque pas de brisure, et puis, il s'est frayé un sentier.

- Pendant un temps assez long, il a marché, marché, marché encore. Tu aurais du le voir, sifflant comme un pinson, s'égratignant les jambes, jetant ses vêtements par-derrière lui. Je l'ai suivi un temps et puis je l'ai laissé marché seul.

Un jour, il m'a vu et m'a suivi. Ainsi, il a découvert ma grotte. Avec une patience mutuelle, nous avons appris à nous connaître et nous avons partagé.

- Il ne t'a pas fait de mal.

- Non. Ce n'est pas un chasseur.

- Un chasseur... tu en as déjà vu ?
- Non, ils ont disparu de notre île. Mais mon grand-père m'a raconté que son grand-père avait été blessé par un chasseur. Il a fallu enlever de son côté une sorte de petit pois gris.
- Un petit pois ? Un 'ego' sans doute. Atlas m'en a aussi parlé. Il y aurait donc deux sortes d'hommes : les chasseurs et les romanciers.

Allongée au bord de l'eau et l'ours face à l'horizon de l'océan, la conversation se prolonge. Labah fini de me rassurer sur les intentions de l'humain quand celui-ci se réveille. Ma peur s'est évanouie. Mon intention est de faire sa connaissance. Je le vois s'approcher du rivage et ne bouge pas. Il s'accroupit et me sourit.

Je lui demande son nom.

- Personne. Je suis une sorte d'étranger.
- Alors, ici, tu t'appelleras Nemo, dis-je. C'est ainsi que l'on nomme ceux qui s'appellent 'personne', ceux qui n'ont pas encore de nom. Tu en auras un, plus tard, si tu viens avec moi. Il me regarde, surpris de comprendre mon langage, éberlué comme un jeune cabillaud tout juste sorti de l'eau et reniflant l'air marin. Mi-ravi, mi-effrayé en fait.

Comme je m'en doutais, ce Nemo n'a point beaucoup de savoir-vivre. Il ne me demande pas mon nom. Son regard ne décroche pas : il fixe mes yeux, sculpte mon corps, tourne la tête de côté pour mieux voir le brillant de mes écailles au soleil.

Il sourit, ébloui. Il me trouve belle. Mais il est timide, l'animal ! Cela ne va pas être facile de l'appivoiser.

- Tu peux m'appeler Genesis.

Comme il me regarde toujours béatement, je lui répète.

- Tu peux m'appeler Genesis, je suis la fille de Mnésis, l'un des trois rois de Neptunus.

Il ne parle toujours pas et continue, avec son sourire d'enfant, à m'observer, attendant sans doute que je lui conte une jolie histoire.

- Veux-tu me faire plaisir ? lui demandai-je.

Sans répondre, il hoche la tête.

- J'aimerais visiter ton bateau.

Son sourire s'efface, son brillant regard se voile. Il ne dit mot, se lève et me tourne le dos.

Mon ami Labah est tout proche. Je l'appelle.

- Qu'a-t-il donc à bouder tout à coup ?

- Il ne veut pas faire visiter son bateau.

- Et pourquoi cela, monsieur ?

- Il dit que c'est une autre histoire, l'histoire de son passé.

Il ne regrette rien. Le voyage, m'a-t-il dit, a été formidable : avec des tempêtes, mais aussi avec de superbes levers de soleil. Il n'a pas envie d'y revenir, il s'est installé ici pour ne plus avoir qu'à se préoccuper du temps qu'il fait, de la généreuse nature et de ses livres. Il lit sans cesse et vit au gré de Gaia.

- Drôle d'homme que celui-là. C'est donc cela un 'romancier' ?

- Je ne sais pas.

- Labah, pourrais-tu essayer de convaincre ton humain de me faire visiter le voilier, seulement une seule fois, juste pour mon enseignement ?

- D'accord, mais je ne te promets rien.

Mon ami s'applique à convaincre Nemo d'une visite, mais rien n'y fait. Il est borné !

Un jour que je nage autour du bateau, il s'approche et pour la première fois, me parle vraiment. Borné et un peu lent, mais quel charme !

- Petite sirène, je sais que tu brûles d'envie de visiter mon bateau. Si tu avais une peinture avec tous les ancêtres de ta famille, tu y tiendrais comme d'un bien précieux. Mais franchement, aurais-tu envie de plonger dans la toile et d'en faire partie ?

J'écoute avec une attention admirative ce beau matelot.

- Pour moi, ce voilier, c'est comme une peinture. Elle fait partie de mon histoire mais elle doit y rester. Je suis ici pour préparer l'avenir, poursuit-il.

- Oui, je comprends. Je ne te demande pas d'y retourner.

Je te demande juste de me faire découvrir ton univers, le temps d'ouvrir et de fermer une page d'un de tes livres. Cela me ferait tellement plaisir.

Nemo soupire et sourit.

- Bien, petit sirène. Mais sache que ce plaisir que je te fais, pour assouvir ta curiosité, c'est une forme de cadeau. Ainsi, je te dis que ta présence m'est agréable et que j'admire ton corps gracile et ton esprit vif.

Pour une telle visite, j'aurais tout donné pour avoir des jambes. Ma queue de poisson, aussi jolie soit-elle, ne me permet pas de monter à bord, de marcher sur le pont, de descendre dans la cale. Mon triste regard a été compris. Nemo m'enlace, me prend dans ses immenses bras, me soulève, m'extrait de l'eau et me voilà sur le pont.

Je suis sur le pont d'un bateau ! Une telle chose ne peut arriver à une sirène, et cela m'arrive. Plus jamais je ne dirai 'jamais'. Toujours je dirai que tout est possible, si on y croit, vraiment très fort, si on laisse se présenter l'aventure.

Le pont est brillant, comme si cent matelots y avaient passé la brosse ce jour encore. Les voiles sont parfaitement pliées, emmaillotées dans leur étui le long des bras du mat.

De la poupe, je vois la mer. Pour la première fois, je vois mon monde à partir d'un autre monde. Mon monde semble à la fois tellement grand et inaccessible, et aussi tellement petit et accessible. J'en ai des frissons.

Dans la cale, dans les cabines, Nemo me montre un tas d'objets ayant servi à la navigation. Des tas de choses dont je me demande l'utilité, moi qui navigue sans tous ces instruments. Atlas a dit vrai : les humains utilisent un tas de machines compliquées. Jolie visite de musée !

Là, je décide de faire également découvrir mon monde, à mon nouvel ami.

Revenus au bord de la crique, Nemo me pose délicatement dans l'eau. Il est heureux de m'avoir rendue heureuse. Il laisse sa main posée sur ma nageoire, la glisse jusqu'à l'eau et la remplit pour venir ensuite m'asperger. Quelle attention délicate. Sa main fait plusieurs fois ce geste : il mouille ma tête, mon dos et mon ventre, il me caresse. Je ferme les yeux. Lui aussi. - Je crois, dit-il timidement, je crois que je t'aime. Mais cela ne se peut. Après tout, je ne suis qu'un homme, plus semblable à un ours qu'à toi, jolie sirène. Tu vis au fond de l'eau et moi sur ce rocher. Au mieux, je peux être marin, je l'ai été un temps long d'ailleurs, mais je ne peux devenir poisson. Tu es poisson et ne peux devenir comme moi. Peut-être vaut-il mieux ne plus se rencontrer ; tu m'es inaccessible alors te voir est une telle souffrance. Je ne peux te saisir, tu ne peux habiter dans cette grotte, je ne peux plonger, tu ne peux marcher...

Il s'assied, non pas désespéré, mais résolu, sur une pierre.

Pierre, comme taillée pour cela.

Je me ressaisis brusquement. Mais que dit-il donc ?

Cet humain est un idiot, pensais-je. Beau gosse, beau geste, beau baratin ! De tous temps, la terre et la mer se sont

mariées en d'inlassables caresses. Sur les plages de sable, les côtes caillouteuses, au flanc des falaises, aux berges des ports ... et dans les fonds marins, aussi inaccessibles soient-ils, la mer et la terre se frôlent sans cesse. Elles se rejoignent toujours, quoique l'on fasse pour les séparer. Lorsqu'un paquebot échoue, il va se poser sur le fond. Lorsque l'homme a soif, il creuse même dans le désert.

- Ne sois pas bougonne, ne soit pas triste, ne soit pas fâchée, me dit-il. C'est ainsi !

Sans un regard, je tourne la tête, lui tourne le dos et plonge.

9. NEPTUNUS

Plonger avec lui, ensemble. Lui montrer mon monde, voilà ce que je veux.

Atlas, mon parrain, est le maestro de la cité Neptunus. Il règne au service du bien commun. La cité sous-marine est blottie dans des profondeurs inaccessibles à l'humain. Jamais aucun scaphandre ni sous-marin n'est parvenu jusqu'à elle. La vie y coule au rythme des naissances, des marées et d'une remarquable organisation.

La cité est née suite à une implosion. A l'origine d'ici, il y eu, là-bas, un imbroglio technologique cause d'une maladie ayant atteint toute notre communauté : l'angoisse de l'incertitude. Les uns l'exprimaient par un agitation frénétique, les autres par un état de prostration.

La première cité avait été tellement élaborée que même les plus éminents savants ne savaient plus comment la gérer. Les failles étaient nombreuses. Malgré tous les systèmes mis au point, nous étions sans cesse victimes de pollutions et d'attaques. Le système de sécurité informatique avait été renforcé à ce point, qu'un jour, il vint à implorer. La cité coula aux tréfonds de l'océan et tout le monde l'oublia. Sauf ... une colonie survécu. Elle reconstruisit Neptunus. La cité fût rebâtie sur des principes de simplicité, de frugalité et de liberté.

Nous étions de la nature, il nous fallait redevenir la nature, avait déclaré Atlas. Et étrangeté, nombre d'entre nous ont alors développé des qualités nouvelles : intuition, émotion, sensorialité, sensualité, ...

- Petite sirène, que tu es têtue ! s'écrie Atlas.

Je viens d'expliquer à mon parrain mon intention de faire venir Nemo dans notre monde, tirant tant d'arguments que je ne doutais pas un instant que j'arriverais à mes fins.

- Mais cet humain-là est un sur-humain. Il n'a pas de petit pois, dis-je. Il peut nous voir, nous entendre et nous comprendre. Ce n'est pas lui qui cherche à venir, c'est moi qui veut l'inviter. Il n'est pas chasseur, c'est un romancier, un pacifique et un solitaire. Comme il n'y a personne sur l'île, il ne pourra dire notre existence, et quand bien même, tu sais qu'ils ne le croiraient pas.

Avec moult détails, j'expose mes observations, le témoignage de Labah, les preuves de son intégrité. Au bout de l'argumentaire, j'ajoute mon plus joli sourire et j'attends la parole du maestro.

Il fait la moue, interrogative et réfléchie.

- Je veux entendre l'avis d'Alexandrie avant de donner mon accord. Va donc lui parler.

Le trident d'Atlas est pointé vers l'entrée de la sombre caverne, repli sous le repli du fond de l'océan.

Ma tante Alexandrie joue de ses nombreuses tentacules pour ranger en d'innombrables petites alcôves, des boîtes magnifiques serties de coquillages. Elle soupire.

Mon intrusion la fait tressaillir mais elle me reçoit avec gentillesse. Je crois qu'elle aime mon intrépide acharnement à connaître les choses du monde, malgré le danger parfois.

Je lui raconte mon histoire et la presse de me donner son

accord pour accueillir Nemo parmi nous, ne fût-ce qu'un temps. Le temps de lui rendre le cadeau qu'il m'a fait en visitant son monde à lui.

- Chaque terrien, me répond t-elle, dispose ici d'une cassette personnelle. Mon rôle est de les préserver et de les donner à ceux dont j'ai la certitude de l'honnêteté. Chacune des boîtes contient des talents inestimables et personnels. Mais la plupart des humains sont morts avant d'être venu chercher leur précieux bagage, faute de connaître son existence ou faute du courage de plonger. L'océan est sombre et froid. Elle s'arrête et prend une boîte particulièrement belle. En émane un reflet fluorescent, bleuté tel une méduse sous un rayon de lune. Avec le bout d'une tentacule, elle caresse le coffret, pensive.

- Dans la première cité, nombreux étaient les humains venant jusqu'à la porte de ma bibliothèque. Souvent, ils avaient lu des livres révélateurs de ma cachette. Quelques-uns avaient rencontré une petite sirène au bord de l'océan. J'estimais certains humains dignes de repartir avec leur trésor. Hélas, beaucoup voulaient m'arracher un coffret qui n'était pas le leur, une boîte plus sertie que la leur. Ceux-là ont été expurgés de leur vie par Chaos.

- Tu ne m'avais jamais raconté cela, tante ! Je croyais que tu étais la gardienne de la bibliothèque, pas celle des vocations humaines.

- Ma petite fille, tu apprendras encore beaucoup de choses tout au long de ta vie de sirène. Si je t'explique cela, c'est pour te dire que la seule raison qui permette à un humain de venir en notre cité est sa propre quête.

- Il faudrait qu'il veuille trouver son coffret ?

- Oui. Mais...

- Mais ?

- Mais depuis la construction de la nouvelle cité, aucun humain n'est entré à Neptunus. Nous avons bâti un nouvelle cité où chacun vit désormais avec sa propre nature et la nature qui l'entoure. L'humain n'a pas cette capacité-là, ou plutôt il semble l'avoir perdue. Je crains, comme ton oncle sans doute, qu'une intrusion rompe à nouveau le fragile équilibre. Alexandrie réfléchit. Je ne me décourage pas et reprends la discussion.

- Mais ma tante. Pouvez-vous vivre éternellement à préserver un trésor qui ne serve jamais plus à personne ? Etes-vous si frêle face au monde pour vous cacher indéfiniment ? Le monde ne mérite-t-il pas un peu d'attention, un peu d'aide peut-être ?

- Peut-être...

- Si Nemo veut vraiment trouver son coffret pour le faire fructifier. S'il ne met pas en danger notre équilibre. S'il permet, éventuellement, à d'autres humains comme lui d'accéder à votre bibliothèque, avec perspicacité bien sûr à propos des personnes... accepteriez-vous de le rencontrer ?

- Avec des 'si' on refait le monde, ma chérie.

- Mais sans aucun 'si', le monde demeure immobile !

- Ecoute, Genesis. Si ton Nemo est comme tu le dis, et je te sais sincère, il pourrait arriver jusqu'ici et je veux bien l'accueillir. Mais il lui faudra aller voir Chaos et puis les trois rois.

S'il parvient à toucher le cœur d'Atlas, je le recevrai et il devra encore identifier le coffret qui lui revient. Tout cela est un fameux parcours. Vois avec lui s'il est prêt à le faire.

- Oh, merci ma tante ! Je vais prévenir Atlas de votre décision. Sans attendre un changement d'avis, je file vers la sortie de la caverne, glisse à travers les anémones roses et rejoins le trône de mon parrain.

Prenant toute l'énergie, je me tends vers le reflet du soleil et nage à toute allure vers la surface. Le soleil est rouge, il est

au couchant. L'île s'endort avec Nemo.

Sur le bord de la crique, je l'appelle. Il est déjà dans sa grotte, là-haut, à flanc de rocher. Ma voix ne peut l'atteindre.

Je l'appelle de toute mon âme, sans un bruit.

Nemo est là.

- Dans mon rêve, je t'ai entendu m'appeler, petite sirène.

Tu m'as tellement manqué. Je ne voulais plus te voir, tellement ma souffrance était grande. Toi, poisson. Moi, homme. Effacer ton existence pour me retrouver avec moi seul, voilà ce que je voulais. Mais cela n'est pas possible, tu m'habites. Tu es en moi à chaque instant, je te vis, je te sens, je t'entends, je sais ce que tu fais. Tu es mon âme-sœur. Que faut-il donc que je fasse pour que le miracle s'accomplisse ?

Nemo s'assied au bord de l'eau, formant des ronds avec son index.

- Sais-tu pourquoi je m'appelle Genesis ?

- Cela signifie 'le commencement'...

- Oui. La vie n'est pas un long fleuve tranquille, elle n'est pas non plus une destinée irréversible, elle est ce que l'on décide qu'elle soit. Ainsi, sans cesse, on devient. Chaque instant peut être un nouveau commencement... si on le veut ainsi.

Il me regarde à nouveau : son regard est de braise. D'une intensité nouvelle, d'une ardeur terrible, d'un volcan réveillé d'où giclent des flammes jeunes et un peu folles, éclaboussant tout alentour, brûlant la nature trop proche.

- Je veux aussi découvrir ton monde, me déclare-t-il, en me soulevant de l'eau, en tournant comme pour danser.

- Est-ce une déclaration d'Amour ? dis-je en riant.

- Une déclaration de confiance, d'alliance aussi.

- Il te faudra alors rencontrer plusieurs de mes pairs, qui ne sont pas toujours aisés. Le monde d'où je viens peut paraître cruel, mais il est toujours Vrai.

- Je te suis. Je n'ai plus rien à faire ici.

Laissant sa ceinture de cuir sur la berge, Nemo vient nu. Le soleil, ayant déserté cette face de la terre, entre dans l'océan. Nous le suivons.

Après quelques mètres de descente, j'invite mon ami à s'appuyer sur moi pour poursuivre. Il doit lutter contre les courants d'un monde qu'il ne connaît pas. Étrangement, il respire sous l'eau. Ses mouvements de pieds finissent par se fondre en une seule nageoire. Ses bras sont le long du corps, il fend l'eau, la tête devant. Nous plongeons ensemble, dans un même mouvement.

Aux abysses, des lumières rouges et bleues se laissent deviner.

- C'est la spirale de Chaos, lui dis-je. Il nous faut passer par là. Tu verras, l'expérience est époustouflante. La première fois, cela fait bizarre, ensuite, c'est plus facile.

Nemo se laisse guider, sans mot dire.

Les lumières clignotent comme des phares d'alerte : entrer ou ne pas entrer ? Elles forment une guirlande tout autour d'un tube.

- Est-ce par là qu'il faut passer ? s'inquiète Nemo.

- Oui, c'est le seul passage vers Neptunus. La frontière du fond et du grand fond. La première cité était à ce niveau, mais il y a bien longtemps qu'elle a disparu. Je te raconterai... Viens.

Je m'engouffre dans le conduit. Nemo n'a d'autre choix que de me suivre. L'intérieur de la spirale est dorée, une lumière immatérielle la rend brillante. La mer n'est point si sombre qu'on le laisse croire. Le conduit tourne et est de plus en plus étroit. Une angoisse monte : jusqu'où faut-il descendre, comment

remonter, quels dangers trouverons-nous au bout ?

Nemo glisse dans l'eau mais avance prudemment.

- N'aie crainte, je connais ce monde. Nous arrivons chez Chaos.

- Bonjour Genesis, le soleil est-il bien couché ?

Mon ami a un recul d'effroi. Le requin n'est pas grand mais ses dents sont acérées.

- Je te présente mon ami Nemo. Il doit se rendre à la bibliothèque d'Alexandrie, trouver son coffret. Il faut que tu lui fasses voir le télescope.

- Salut Nemo. Bigre, tu es un drôle d'animal ! Il y a bien longtemps que je n'en ai vu de ton espèce. Allez. Viens voir par ici. Avec un lent mouvement de queue, Chaos tourne dans cet espace, ovale et étroit, interface entre deux mondes sous-marins. Il indique à Nemo de regarder à travers la spirale qu'il vient de traverser. Mon ami tente de discerner le bout de l'orifice emprunté un peu plus tôt. L'or des parois se met à scintiller. Il n'en croit pas ses yeux. Apparaissent des images du monde, son monde. Des gens s'agitent de toutes parts, des bulldozers détruisent des forêts, des pétroliers déversent leurs déchets, des baleiniers poursuivent des cachalots, des incendies ravagent des coteaux, des gens crient, se plaignent, des coups de feu sifflent dans toutes les directions. Un instant, le silence se fait. Puis, un grondement, des verres cassent et des voix éclatent. Une porte s'ouvre, des jeunes sortent et invitent Nemo à entrer. A l'intérieur s'agitent mille corps, dansant sur des rythmes répétitifs, yeux exorbités, alcoolisés. Au-dessus d'une porte, un « X » est tracé. Intrigué, il poursuit ce chemin-là. Derrière, vautrés sur des matelas de taftas, des hommes et des femmes se caressent, se lèchent, se frottent. Un gémissement monte et ne s'arrête plus. Il fait suffoquant. Une lampe clignote au-dessus d'une porte de secours. Le grand jour, enfin. L'air est plus pur et les passants marchent calmement. La circulation devient

plus dense, c'est le petit matin sur la terre. Les odeurs de friture montent déjà aux narines. Des gosses, trop gros déjà, s'agglutinent pour un coke-frites. Un d'entre eux se retourne et fixe Nemo de ses vilains yeux : tu viens voir le foot toi aussi ? y'aura des meufs !

- Expérience époustouflante, n'est-ce pas ! m'exclamai-je.

Quelle folie, hein !

Mais Nemo ne s'exclame pas. Son visage est blanc et ses yeux sont humides. On peut y lire : 'ne me dites pas que ça, c'est mon monde !' Il vomit.

- Mazette, monsieur Nemo. Vous êtes trop sensible, vous venez de salir mon bureau. Ce n'est pourtant pas nouveau pour vous. Votre monde est ainsi, mais là, je vous rejoins, c'est pire que jamais. Qu'est-ce que les terriens sont grossiers et cons. De plus en plus obèses aussi. Pas beau à voir...

Nemo se tourne vers moi.

- Voilà pourquoi je me suis enfui du monde. Ce monde-là me dégoûte. Il se repaît de son égoïsme, il se vautre dans des distractions débiles et croit, en plus, être le centre et le sommet du monde !

- Tous les humains sont-ils comme ceux-là ? Toi, tu n'es pas comme eux.

- Certains humains ne sont pas ainsi, mais ils sont minoritaires. Ils ne sont donc pas un capital d'électeurs suffisant pour faire bouger les politiques. En plus, ils choisissent de se retirer et de vivre leur vie sans éclat. On ne parle donc pas d'eux. Chaos donne une grande tape de nageoire dans le dos de Nemo qui faillit s'étaler. Il en rit, retrouvant ainsi son humeur, belle et simple.

- Bien, dis Chaos, il est temps pour vous d'y aller. Les trois rois vous attendent.

Nous reprenons la route des profondeurs tandis que j'explique l'histoire des trois rois. Depuis la nouvelle cité Neptunus, il a été décidé de nommer trois rois qui porteraient les noms de Mnésis, Téléos et Gnosis. Ils sont tous trois détenteurs d'un pouvoir particulier : la maîtrise, le projet, la connaissance. Nemo me regarde perplexe, se demandant à quoi peuvent bien servir ces trois pouvoirs.

Je lui raconte l'origine de la nouvelle cité, l'implosion après l'excès de complexité, la maladie et puis la construction de la nouvelle cité.

- Dans les turbulences de l'implosion, mon peuple a pris conscience de l'importance de pouvoir faire face, à tout instant, à n'importe quel événement. Nous étions arrivés à construire des barrières de protection d'un tel niveau technologique que nous nous croyions invincibles. Pourtant elles ne nous permettaient plus de protéger notre cité; nos méthodes n'étaient plus adaptées aux agressions. La planification, l'optimisation, l'organisation que nos scientifiques avaient mis au point durant le dernier siècle surtout, étaient devenus inadaptés, obsolètes. Nous devons acquérir le pouvoir de la maîtrise de nos potentiels pour faire face à tout événement. Mnésis est le détenteur de cette maîtrise.

Je lui explique ensuite qu'au seuil de la nouvelle cité, alors que tout était à reconstruire, les idées fusaient de toute part. Il y avait des idées géniales et des idées idiotes, des idées faisables et d'autres impossibles à réaliser. Alors, Atlas décida qu'avant de se lancer dans n'importe quoi, il fallait réfléchir à nos vocations, avoir bien conscience de nos énergies et de nos limites, envisager des projets à la fois clairs et durables. Son objectif était et demeure le bien-être dans la cité. Ainsi, il a nommé Téléos, le roi chargé des projets.

Enfin, le basculement de la cité, à cause des technologies, nous a convaincu du changement de société. Il nous fallait rechercher, développer et maîtriser toutes les intelligences, dépasser le simple outillage. Et Gnosis fût nommé troisième roi de Neptunus, chargé de travailler sur la science des sciences : la connaissance.

Sur une plateforme de corail se déroule un étrange conciliabule. Les trois rois sont en train de faire des bulles, tout à leur conversation. Notre arrivée les sort de leur débat. Je présente Nemo et ils l'invitent à prendre place. Une grand coquillage sert de siège. Les trois rois tournent autour de lui. Il doit se sentir bien seul dans ce monde qui n'est pas le sien, soumis bientôt aux questions des trois pouvoirs de la nouvelle cité.

- Que feriez-vous, Nemo, si le monde des hommes était détruit ?

- Je n'en serais plus non plus, répond Nemo.

- Disons que vous êtes chez nous durant le cataclysme final.

Que feriez-vous pour sauver les humains que vous voyez périr à travers le télescope de Chaos ?

- Rien. Je ne pourrais rien faire. Je ne suis pas Dieu. Je ne pourrais que constater la désintégration du monde par lui-même.

Mais ... peut-être des survivants se relèveront-ils et alors, il y aura à reconstruire.

- Qui seraient les survivants, d'après vous ?

- Des femmes.

- Pourquoi cela ?

- Elles sont porteuses des nouvelles valeurs. Elles sont plus jardinières que guerrières.

- Les hommes n'ont pas votre faveur ?

- Oh, certains ont tout mon respect. Ceux-là se sont détachés de la matrice consommatrice et destructrice et des dogmes abrutissants. Ils ne vivent pas de l'hypocrisie de Walt Disney, des fast-foods, des chaînes de cinéma, des émissions télévisées

bêtifiantes et des matchs de foot. Ils aiment la Vie, la qualité de vie, respectent les livres et les femmes, n'attendent pas que d'autres décident à leur place, savent se taire quand il le faut et savent parler même si les autres ne veulent pas entendre.

Ainsi, durant un temps long, entre les rois et Nemo se déroule un étrange débat philosophique. Je me tiens un peu à l'écart, oreilles grandes ouvertes sur tout ce qui se dit, autant de choses qui me nourrissent moi aussi, petite sirène des fins fonds de l'océan pacifique.

- Nemo, dit Gnosis. T'engages-tu à écrire tout ce qui vient d'être dit ?

- Oui, se surprend à dire Nemo. J'écrirai tout cela.

- C'est bien un romancier. Nous pouvons lui accorder notre confiance, conclut Gnosis.

Les rois acquiescent de concert, père me fait un clin d'œil et ils saluent notre départ en une ronde. Nous reprenons la direction du grand fond, là où nous trouverons Atlas, le maestro de Neptunus. « Il doit toucher le cœur d'Atlas » m'a dit Alexandrie. Mais comment peut-il faire, me demandai-je. Atlas est quelqu'un de dur et de froid. Il est droit et honnête mais a-t-il un cœur, sensible ?

La cité est maintenant à quelques mouvements de nage. Durant la traversée, Nemo s'est étonné de la sérénité des lieux. Pas d'ennemis ni de dangers. Cela m'étonne qu'il s'étonne. Posée sur un lit de sable d'un blanc immaculé, mouchetée de mille couleurs de coraux et d'un incessant balais de poissons de toutes espèces, la ville est un enchantement. Mon ami écarquille les yeux tel un enfant émerveillé. Rien de plus beau que cette nature-là, intacte.

Dans un récif en forme de trident, nous trouvons Atlas. Mon parrain est en train de sermonner un jeune poisson-clown de

s'être laissé emporté contre une petite pieuvre et d'avoir vexé la sensible créature. Il est ici le maître, le père, le parrain, le sage de tout notre petit monde. A notre venue, il conserve son air sévère, se tourne vers moi sans point sourire et regarde Nemo.

- Bonjour. C'est vous Nemo, dont Genesis m'a tant parlé. Elle m'a supplié de vous faire venir ici, je ne sais trop pourquoi. Nous n'avons nul besoin des hommes. Comme ils nous traitent, je ne suis pas convaincu que nous leur soyons encore utiles, sinon pour voir notre fin, notre extermination et fêter leur victoire !

- Oh, répond Nemo. Je ne sais pas pourquoi elle tenait tant à me faire découvrir son monde. Mais moi, je sais pourquoi je suis ici.

- Ah bon. Dites-moi donc ce que vient faire un humain à des milliers de mètres sous le niveau de sa survie ?

- Je suis ici par Amour.

- Pardon ?

- J'aime infiniment Genesis. J'ai parfaitement conscience que nous ne sommes pas du même monde, et pourtant...

Il s'arrête un instant. Instant suspendu.

- ... pourtant, je sens que nous avons tout en commun.

Etrange, n'est-ce pas ?

- Euh, veut répondre Atlas en bégayant. Vous êtes en train de me demander la nageoire de ma nièce ?

- Eh bien, si telle est la formule : oui, je vous la demande, je souhaite une alliance avec Genesis.

Il se tourne vers moi.

-... enfin, si elle donne elle aussi son consentement.

En forme de réponse, Atlas offre une larme et moi une autre.

- Allez, filez les jeunes. Allez donc voir votre tante Alexandrie.

Elle nous attend déjà. Je ne sais comment, du fin fond de sa bibliothèque, ma tante sait toujours tout, à tout instant, sur

tout le monde. Elle nous accueille avec son inégal sourire et propose une visite des lieux.

- Ici, c'est une banque, explique-t-elle tandis que nous avançons.

Les alcôves sont de tailles différentes; dans leurs écrins, les coffrets sont d'éclats et de formes diverses. Il y a en dépôt des millions de coffrets personnels.

- Si les humains n'avaient pas si courte mémoire, poursuit ma tante, ils seraient plus nombreux à venir recueillir leur bien. Tant pis pour eux ! Ou grand bien leur fasse. Ce n'est pas mon problème en fait. Je ne suis que la gardienne.

- Tout cela est donc perdu pour ceux et celles qui ne viennent pas à vous ? questionne Nemo.

- La mer est la matrice et le linceul, le terme ultime vers lequel coule chaque fleuve, le lieu où le temps s'abolit, s'éternise, le temps de tous les temps. Si le cataclysme arrive à nouveau, c'est à partir d'ici que tout recommencera. Rien n'est donc vraiment perdu puisque, ici, tout est éternel. Mais... les humains, eux, ne le sont pas. Sans leur coffret personnel, ils passent à côté de leur éternité.

Je me prends alors à rêver que Nemo devienne immortel, tout comme les sirènes et les rois de l'océan. Dois-je être romantique pour penser cela !

- Ma tante, il faut que mon ami trouve son coffret.

- Oui. Mais il doit le trouver seul. Viens, Genesis, laissons-le réfléchir. Nous l'attendrons à l'entrée de la bibliothèque. Durant un temps qui me paraît particulièrement long, malgré l'éternité du temps, je patiente. Nemo doit choisir son coffret.

Le voilà !

Dans ses mains, lové comme dans un œuf, je reconnais le petit coffret bleu de ma précédente visite. Ma tante savait donc quelle était son destin. Et elle n'a rien dit, nous laissant dans

l'incertitude et l'attente.

- Le voilà, dit Nemo.

- Êtes-vous certain que c'est le vôtre ?

- Oui. Il me correspond bien.

- Alors, emportez-le. Une fois sur le côté, vous l'ouvrirez et le ferez fructifier. Il vous donnera l'éternité.

10. LES CHALOUPEES

Le soleil a fait un tour ou plusieurs tours. Son reflet rouge disparaît à nouveau de la surface. Notre retour vers la côte est un vrai plaisir. Ondulants dans l'eau, nos corps se frôlent et se taquinent. Nous sommes bien peu soucieux de ce qui va advenir. Une seule certitude : nous adviendrons ensemble.

A l'approche de notre crique, nous ressentons quelque chose d'anormal. Doucement, nous avançons, cachés derrière les pierres les plus hautes. Sur la plage d'oliviers, plusieurs barques sont échouées, un ponton a été construit, des bannières de fleurs encadrent un panneau indiquant 'Welcome', des éclats de voix et un bruit sourd se font entendre. Il semble qu'elles proviennent de la grotte. Je demande à Nemo ce que cela signifie.

- Cela veut dire que notre île vient d'être envahie par des touristes et des commerçants, ma chérie.

Nemo s'assied, plus triste que jamais.

- Le monde m'a rattrapé, dit-il en un infini soupir. Il ne reste plus qu'une planète perdue dans l'univers pour nous accueillir. Faut-il être fou pour rêver ainsi ...

- Viens. Allons jusqu'à ton bateau, proposai-je pour le sortir de sa morosité subite.

Les visiteurs inopinés n'ont pas encore découvert la crique où repose le voilier. Sans un bruit, nous décrochons les amarres, hissons la petite voile et prudemment, nous guidons le bateau vers l'océan. En avant-garde, je nage pour indiquer le chemin

à Nemo. Contournant l'île par le Nord, nous ne devrions pas être vu. En longeant la côte, il faut veiller à passer entre les récifs. A l'Est de l'île, la barrière de corail est particulièrement dangereuse pour une embarcation. Il n'existe qu'un seul passage. Je guide mon marin vers cette unique porte. La côte Est de l'île est d'une beauté plus grande encore que tout l'Archipel. Dans une baie protégée par d'immenses pins parasols, nous engageons le voilier. Elle est juste à sa taille, tel un nouveau berceau.

Nemo saute sur la rive en poussant un cri d'exclamation, d'admiration, de bonheur.

- Cet endroit est tout à notre mesure. Magique, magnifique, silencieux...

- Et parfaitement inaccessible !

- Princesse Genesis, je vous offre ma main, prenez-la et vous serez ma compagne.

Je ris de cette manière avec laquelle les humains expriment leur amour.

Comme la source, le temps coule avec douceur. Assis sur l'herbe du bord de la petite falaise, regardant en bas le récif de corail et à l'horizon les autres îles de l'Archipel, Nemo est absorbé par ses pensées. Son coffret bleu entre les mains, il caresse l'idée de son éternité. « C'est ce que tu feras de ta vie qui te rendra éternel » avait dit la gardienne des coffres. « Que vais-je faire de ma vie, de notre vie, maintenant » se questionne Nemo.

Je m'approche et le sors doucement de ses songes.

- Sais-tu, Nemo, ce qu'est ce petit îlot juste devant notre côte ?

- Une minuscule parcelle de terre ...

- Petite, oui. Mais elle compte un arbre, une source et assez de galets pour s'y asseoir avec des compagnons.

Sans plus un mot dire, je me retire. « ... pour s'y asseoir avec des compagnons... » pense-t-il.

« Il faut que je construisse un phare » se dit-il pour lui-même.

- Genesis, Genesis, Genesis, crie-t-il à tue-tête. Je sais ce que je dois faire. Je vais construire un phare !

- Un phare ? Mais pour quoi faire ?

Nemo m'explique qu'en ouvrant le coffret de ses talents, il s'est souvenu de son art de l'accompagnement. Lorsque j'étais un étranger, lorsque je n'étais pas encore Nemo, j'avais la maîtrise d'un art que l'on nomme 'management'. La rencontre des trois rois m'a appris la maîtrise, le projet et la connaissance. Avec cela, je crois avoir le talent d'aider d'autres humains à accéder à leur coffret personnel. Je serai le gardien du phare, tu seras la gardienne de l'océan. Ensemble, nous serons les passeurs.

- Nous serons des passeurs ... ? dis-je pour lui faire poursuivre sa pensée. Tu veux dire que nous aiderons des humains à passer de leur monde à mon monde ?

De la terre à la mer ?

- Je voudrais que plus d'hommes et de femmes aient leur part d'éternité. Je formule le vœu que l'humanité ne disparaisse pas dans une grande orgie finale. Certains humains valent mieux que cela...

- Ce que tu veux faire est bien. Je le ferai avec toi.

- Nous le ferons sur cette petite île. Nous l'appellerons l'Arche'.

Ainsi, durant les marées suivantes, Nemo ramasse des pierres.

Il les trie et s'applique à en faire des tas de tailles égales au bord de la plage. Pour ma part, je suis chargée d'identifier le lieu de la construction de ce phare, entre notre baie et la petite île que nous avons baptisée 'Arche'. Les chaloupes doivent pouvoir s'amarrer à proximité sans toutefois s'engager dans notre ancre secrète. « Entre la terre, la mer et le ciel » est la consigne.

Ensemble, nous avons commencé l'empilement des pierres sur un socle rocheux sous-marin. Les unes sur les autres, les pierres forment une tourelle ronde, plus large au dessous, plus étroite au dessus. Nous l'avons voulue haute, très haute, au point qu'elle se perd dans les nuages par temps couvert.

Au pied du phare, un parterre de galets accueille le gardien.

Là, adossé à la colonne, il passe de long moment, il scrute la mer, le ciel et l'horizon, il scrute aussi au-dedans de lui.

Un jour beau, Atlas vient jusqu'à la côté.

- Nemo, dit-il. Tu as fait un superbe travail. La colonne que je vois est un symbole de la plus haute importance pour les habitants des trois espaces de notre monde : la mer, la terre et les airs. Le peuple de la mer t'aidera à poursuivre ton oeuvre. Tu seras un passeur, un compagnon, un connecteur. Tu n'es plus Nemo. Désormais, tu t'appelleras Chiron. Dans ta langue ancienne, cela signifie 'le passeur'. Désormais, tu es un maître, un guide, un sage. Tu seras le passeur de l'Archipel. Ta sagesse va servir à d'autres personnes, celles que le phare aura choisit. Car ce ne sont pas les gens qui choisissent le phare, c'est le phare qui les choisi. Les rois te sont dévoués. N'hésite pas à faire appel à eux, mais va les voir uniquement après le coucher du soleil, lorsque les terriens dorme. Ma cité doit demeurer secrète. Tu fais partie de notre secret, nous faisons partie du tien. C'est notre pacte. Et lorsque tu accueilleras des humains dignes d'entrer dans le secret, baptise-les 'Nemo' tant qu'il ne sont personne. Ensuite, s'ils font leurs preuves, tu pourras leur donner un nom. Nommer, c'est faire exister, n'oublie pas.

Le maestro de la mer plonge dans l'eau bleue, laissant là son trident. «Il sera le sommet de ce phare, l'appel à l'accostage ou l'appel du large », dit Atlas avant son départ.

A peine le trident a-t-il rejoint la plus haute pierre de la flèche tendue vers le ciel, qu'une embarcation à voile approche du gardien.

- Bonjour, puis-je accoster ? dit le marin solitaire.

- Comment avez-vous trouvé le chemin ? répond Chiron, surpris de cette arrivée rapide.

- Je faisais un tour du monde. Dans un crique de l'autre côté de cette île, une crique à l'ombre, j'ai rencontré un sirène. Elle m'a dit par où aller.

- Et que pensez-vous trouver ici ?

- Une Arche où réside un sage qui peut m'aider à progresser.

- Progresser, comment cela ?

- Il y a un temps pour l'action et un temps pour la réflexion. Ce dernier est venu pour moi. Plus tard, il sera trop tard. J'ai connu trop d'hommes regrettant, mais trop tard, de ne s'être pas arrêtés, ne fut-ce qu'un instant, sur une île déserte. Je dois répondre à la question du sens et pour cela il me faut un guide.

Chiron invite le solitaire à prendre place sur un gros galet.

- Tu t'appelleras Nemo jusqu'à ton accomplissement. 'Nemo' signifie 'Personne' ; tu ne seras personne jusqu'à ce que tu aies trouvé la réponse à ta question. Je t'aiderai à y répondre.

Je t'indiquerai le courant à prendre. Tant que tu chercheras, l'Arche sera ton port d'attache.

Chiron n'a pas le temps de se reposer. La conversation avec le marin s'est prolongée jusqu'à la pleine lune. Et une petite chaloupe, rames tirant l'eau, s'approche.

- Bonsoir, dit un vieil homme. M'accueilleriez-vous pour la nuit ? Je suis si fatigué.

- Pourquoi cela ?

- Oh ! Les hommes m'ont déçu. Ils ont abusé de ma confiance. Alors que j'avais construit pour eux un superbe palais ; sans reconnaissance aucune, ils m'ont jeté dehors.

- Soyez le bienvenu et reposez-vous sur l'Arche. Mais dites-moi déjà qui vous a indiqué le chemin.

- Ce sont les livres ; un livre en particulier qui parle des trois rois de Neptunus.

Chiron sourit en souvenir de sa promesse de romancier faite à Mnésis, Téléos et Gnosis, promesse maintenant accomplie. Il se demande toutefois comment les rois s'y sont pris pour faire parvenir le manuscrit à cet homme-là. Sans doute un intervention, discrète, de sa tendre Genesis...

Avant de laisser l'homme à son repos, Chiron lui dit qu'il s'appellerait désormais Nemo.

- Demain, je vous indiquerai comment trouver votre trésor personnel et votre fatigue s'envolera.

A l'aurore d'un autre jour, une troisième chaloupe approche. Celle-là n'a pas de rame, ni de voile, elle semble conduite par le vent.

- Bonjour, puis-je accoster ? dit une charmante jeune femme.

- Qui êtes-vous ?

- Je suis la femme.

- Euh ...oui, dit Chiron quelque peu perturbé. Venez, asseyez-vous.

Il la regarde un instant, surpris d'accueillir dans cet endroit aussi isolé du monde, une si aimable personne n'ayant rien d'un marin solitaire ni d'un vieil homme fatigué. Mais pourquoi vient-elle donc ... se perdre ici, s'interroge-t-il ?

- Dites-moi, ma dame, comment avez-vous trouvé l'endroit de l'Arche ? L'île est très petite et n'est inscrite sur aucune carte.

- Un songe m'a amené jusqu'à vous.

- Un songe, comment cela ?

- Oh, mes rêves fourmillent d'histoires. A travers un télescope d'un nouveau modèle, j'ai vu le monde et j'ai vu celui-ci. Il m'a paru bien plus intéressant que le mien.

La coïncidence avec le télescope de Chaos lui semble surprenante, mais faut-il encore être surpris...

- Que voulez-vous ? poursuit Chiron, se ressaisissant et reprenant son ton le plus professionnel.

- Poursuivre la tâche du passeur de ces lieux et vivre avec lui au gré des marées.

- Mais cette vie-là est celle de Genesis !

La femme le regarde droit dans les yeux, sourit et ne dit mot.

A cet instant, Chiron s'exclame : « Tu es Genesis ! »

EPILOGUE

Il s'agit de tracer une ligne à travers la sociosphère, une flèche qui va de la biosphère à la noosphère.

L'aventure de Maran Group s.a. est comme cette flèche. Avant notre arrivée dans l'Archipel : la sociosphère (la société humaine). Neptunus : la biosphère (la nature et ses êtres vivants). Le phare de Chiron : l'accès à la noosphère (la pensée, la connaissance).

Connaissant parfaitement le monde dans lequel elle vit, consciente de la complexité et de l'incertitude grandissantes, convaincue du changement radical de société, persuadée que les talents humains sont vitaux, tel Chiron, Maran se propose d'être un 'passeur'. Elle aide les décideurs à ancrer leurs projets d'avenir, à formuler le 'pour quoi', le sens des choses et des gens avant de déterminer le comment, le plan d'actions, la stratégie .

Les chaloupes hésitantes dans ce monde houleux en mutation, accostent pour se poser la question de la destination et de la raison du voyage. Ce temps est la condition de la réussite.

Notre métier est de créer des concepts, des modèles et des méthodologies adaptées, les anciennes étant devenues inopérantes. Avec simplicité, frugalité et en toute liberté, nous apportons des solutions concrètes et efficaces dans un espace d'expertise : dans les turbulences imprévisibles, il ne s'agit plus de planifier, d'optimiser, d'organiser, il s'agit de maîtriser ses potentiels face aux événements (Mnésis, la maîtrise) ; avant d'être un lieu de profit et d'emploi, l'entreprise doit être un lieu de projet clair et durable ; la vocation et le métier, seuls, mobilisent les énergies (Téléos, le projet) ; nous entrons dans la société de la connaissance et dans l'économie de l'immatériel ; rechercher, développer et maîtriser toutes les intelligences devient vital (Gnosis, la connaissance).

Tout est crise, il faut dépasser le coaching et la communication, passer à l'accompagnement et à la connectivité. Voir ce que le petit pois empêche de voir.

Il y a tout un nouveau monde à découvrir...

Salut à Hugo, Jippé, Gem et Pierrot, mais c'est décidément l'avenir qui nous intéresse.

Merci surtout à Genesis, Nemo, Labah, Atlas, Alexandrie, Chaos, Mnésis, Téléos et Gnosis, de nous avoir ouvert, à travers le bonheur de lire et la métaphore, au nouveau siècle: celui de la connaissance.



Dominique Annet, administratrice déléguée Maran Group s.a.

Marc van Keymeulen, PDG Maran Group s.a.

www.noetique.org

info@noetique.org

Table des chapitres

Collection Connexion	2
Première partie : DU QUAI A L'ÎLE	5
1. Le pas de porte	7
2. La fratrie	11
3. Affaires à ... faire	19
4. Euphorie	27
5. Lorcas ou la côte noire	35
6. L'aquarelle terminée	39
7. Départ	47
Seconde partie : DE L' ÎLE A L'HORIZON	49
8. Personne	51
9. Neptunus	63
10. Les chaloupes	77
<i>Epilogue</i>	85
Table des chapitres	89
N.B. : Votre livre, nous l'écrivons	91

LIVRES & ROMANS D'ENTREPRISE : VOTRE LIVRE, NOUS L'ÉCRIVONS !

Les Éditions MARANe créent, réalisent et éditent votre livre ou roman d'entreprise.

Objectif: connecter l'entreprise avec ses clients, ses partenaires et ses collaborateurs.

La communication et le marketing classiques ont démontré leurs limites.

Les cadeaux d'entreprise et les gadgets publicitaires perdent de leur intérêt.

L'entreprise performante mérite un nouvel outil pour se connecter avec ses trois publics : ses clients, ses partenaires et ses personnels.

Cette connexion transversale veut toucher la sensibilité et, ainsi, développer un climat d'intelligence émotionnelle au cœur et autour de votre entreprise, en plus des relations professionnelles.

Le livre est un médium noble, un objet tactile que l'on lit, que l'on touche, que l'on garde.

Imaginez un roman dont le décor est votre entreprise, dont le contexte est votre métier et dont les héros évoquent votre personnel ou vos relations.

Un tel ouvrage permet à l'entreprise de réaffirmer son identité, son métier et ses valeurs et de mobiliser toutes les énergies.

Elle y démontre sa force intérieure et sa confiance en son avenir, elle y affirme ses raisons et ses passions.

En complicité avec vous, vos valeurs, votre style, votre projet, nous concevons, écrivons et éditons un livre inédit, original et unique : le vôtre, exclusivement.

Votre livre aura sa place dans la collection « Connexion » des Editions Marane, dont chaque ouvrage reprendra les références de toutes les entreprises éditées.

Information: dona@noetique.org,
+32 (0)497 34 49 49



